

LE REVENANT DE LA I-ÈRE CLASSE (SI J'ÉTAIS UN ANGE...)

Valentin Nicolau

Version française: Dan Petrescu

– pièce en deux actes –

Personnages:

LE VIEILLARD

LE POLITICIEN

LE CHEF

LA PUTE

LE JEUNE HOMME

LA RELIGIEUSE

LA PAYSANNE

LES AVEUGLES

LES SOURDS

LES AUROLACS¹

LES VOYAGEURS

¹ L'action se déroule dans une gare qui abrite, pêle-mêle, toutes sortes de gens, voyageurs ou pas. De temps *en temps*, *par-dessus leurs têtes* passe le revenant de la I-ère classe.

ACTE I

La scène surprend la gare en ses moments les plus somnolents – juste avant l’aube.

LES VOYAGEURS dorment sur des bancs, les magasins et les guichets sont fermés.

LE VIEILLARD dort lui aussi sur un banc. Il se réveille, regarde la grande montre de la gare, puis baisse son pantalon et se met à l’examiner.

LE VIEILLARD (*jetant un regard tout autour*): Pas un coin à l’abri en ce bas monde... (*Scrutant son pantalon.*) Ça va tenir encore quelque temps. Ce qui s’effiloche aujourd’hui, je le rafistole le lendemain. Seulement, un beau jour, il me sera impossible de le rapiécer encore et alors tout ira au diable vauvert... Mais, vu son état, il me reste des jours quand même... (*Il sort une aiguille et du fil à coudre et se prépare à raccommoder son pantalon.*) ça, c’est la déchirure d’hier, quand je ne me suis plus rappelé pourquoi diable j’étais venu dans cette bon Dieu de gare. C’est comme ça que ça se passe chaque fois qu’il m’arrive d’oublier quelque chose... Où voulais-je aller en fait, grand Dieu?...

Maintenant je couds tant et si bien, mais quand ça lâchera encore, dans quelques jours, je me poserai à nouveau la question: pourquoi? Pourquoi suis-je venu dans cette gare? Pour partir quelque part, ça c’est clair. Mais où ça?... Comment donc tiendrait-il, mon pantalon, quand la tête me lâche à tel point?... (*Cousant avec application.*) Voilà, je l’ai encore arrangé...

(Le silence de la gare est soudain rompu par le sifflement puissant d’une locomotive.

LES VOYAGEURS s’éveillent en trombe et s’agitent en criant: „Le train arrive, le train arrive!“ Des salles d’attente sortent LE CHEF, LE JEUNE HOMME, LE POLITICIEN, LA PUTE, LES AVEUGLES et LES SOURDS.)

LE CHEF (*en hurlant*): On se calme!... Soyez tranquilles, il n’arrête de toute manière pas dans notre gare!

LE JEUNE HOMME: Et s’il arrête?

LE CHEF: Que sais-tu, blanc-bec?...

LE POLITICIEN: Laisse, mec, tu vois bien qu’il est nul, il ignore jusqu’à son nom...

(S'adressant aux AVEUGLES.)

Et vous, cessez de tituber comme ça, à l'aveuglette!... *(S'adressant aux SOURDS.)* Vous, là, arrêtez ce tapage, vous me couvrez le bruit du train!... *(S'adressant au CHEF.)* Qu'est-ce ce train, en fait?

LE CHEF: Un train comme n'importe quel autre. Rien qui vaille. De toute manière, il ne s'arrête pas.

LA PUTE: Et s'il s'arrête?

(Le sifflement de la locomotive s'entend de plus en plus fort. Tous se bousculent vers la voie ferrée, sur le bord du quai.)

LE POLITICIEN: Eh bien, s'il s'arrêtait, je l'aurais su. Je sais tout. C'est moi aux manettes de l'histoire. Je sais ce qu'il en est de ces trains. Je connais tous les ministres, tous les présidents... *(Il ouvre son attaché-case et sort une grande enveloppe, pleine de photos.)* Pas un qui m'ait échappé... Pousse-toi, connard!... *(Il se fait de la place et monte sur un banc.)* Tenez, là je suis avec le premier ministre de l'Italie... *(LES AVEUGLES se serrent autour de lui.)* çui avec des lunettes, c'est moi. Je piquais droit sur lui, prêt à lui donner quelques tapes dans le dos. Ça se fait, entre nous. Je lui ai dit: ça va, espèce de Rital? C'est comme ça que nous parlons entre intimes. Alors lui de me rétorquer: viens vite, accro de la polenta, 'faut se jeter quelque chose derrière la cravate illico-presto, autrement ces journalistes de mes deux vont nous capter les borborygmes avec leurs trucs et l'on saura partout qu'on avait eu faim lors de notre rencontre, tels des bougnoules du tiers-monde. On était à une réception officielle et là, vous savez, la bouffe est tellement classe que €'eût été vraiment dommage de ne pas en profiter... Voilà, moi et le premier ministre italien... Mais que savez-vous, petits cons, de ce que c'est que la politique?...

LE VIEILLARD: Et s'il s'arrête?

LE POLITICIEN: Ta gueule!

(Un train passe, en grande vitesse. Quelques VOYAGEURS courent le long du quai, suppliant le train de s'arrêter, mais la plupart sont stoppés par LE CHEF.)

LE POLITICIEN: Tenez, là! Je suis avec le ministre anglais des Affaires Étrangères... *(Tour à tour, en catimini, tous les autres quittent la scène, LA PUTE, LE JEUNE HOMME, LES AVEUGLES et LES SOURDS se mettant à courir le long du quai.)* Cézigue, le coincé. Derrière lui, c'est ma tronche que vous pouvez apercevoir. Je lui chuchotais à l'oreille: digne sujet de l'Albionouille, décoince-toi et viens sucer une petite bouteille de ouisqui avec mézigue. C'est comme ça que je l'appelle, „sujet de l'Albionouille“. Nous sommes de bons amis. Très bons même... Toutefois, il n'a pas tellement le loisir de m'écrire.

Moi, je lui écris une, deux fois par mois. Les Britiches – que voulez-vous? – ils sont comme ça: protocolaires. De temps en temps, une de ses secrétaires, probable du genre asperge, m’envoie des lettres me donnant du *Sir* et du *I am sorry* et autres babioles de leur cru. Keum, que je lui disais la dernière fois, prends ton Bic quand même, des fois, rappelle-toi que tu descends de Shakespeare, merde!... (*Il constate que seul LE CHEF continue de l’écouter, pendant que LE VIEILLARD s’examine le pantalon.*) Hé connard, t’as pas honte de te tenir comme ça devant moi, le calcif à l’air?!... (*S’adressant au CHEF.*) Et les autres, où sont-ils passés?

LE CHEF: Ils courent après le train, comme des cons. Et dire que je leur ai dit qu’il ne s’arrêterait pas.

LE POLITICIEN (*avec nervosité, au VIEILLARD*): Écoute, pépère, je te signale que t’as intérêt dorénavant à t’occuper de tes oignons, sans plus, entendu? (*S’adressant au CHEF.*) Alors que toi, t’es plutôt dégoufflé, tu manques d’autorité... Mec, écoute-moi bien: à partir de maintenant, que pas un train ne passe pendant que je parle! Pigé?... Allons les briefer tous!

(*LE POLITICIEN et LE CHEF quittent la scène. LE VIEILLARD se rassoit sur son banc.*)

LE VIEILLARD: Et s’il va s’arrêter un beau jour quand même?... (*Il tourne son pantalon de tous les côtés.*) Voyons voir... ça alors, tu t’es déchiré là aussi?! ça fait longtemps que je n’ai plus vécu un truc pareil! Ce morceau-là, vraiment, il est tombé en lambeaux... ’Faut faire gaffe, pour pas m’emporter outre mesure. Que diable, je ne suis plus un gosse... Vieux et con, que chuis. Je ne me fais pas à l’idée, une fois pour toutes, que les dames, c’est fini pour moi. Voilà ce qui m’arrive si je me laisse entraîner par l’envie... Pas plus loin qu’hier, j’ai jeté un coup d’oeil à cette nana, très sortable, que dis-je? – carrément belle! – et pschiiit! – la toile s’est déchirée d’elle-même... Et pourquoi, s’il vous plaît? Est-il raisonnable, pour un beau cul, de risquer ainsi mon pantalon? Mon pantalon à moi?... Contiens-toi, connard, autrement il va t’arriver un tas d’ennuis... (*Cousant soigneusement.*) Ça va tenir encore quelque temps. Mais sans dames!...

(*Entre en scène LA PUTE, qui se met à tourner autour du VIEILLARD.*)

LA PUTE: Toi, le vioque, peux-tu me dire pourquoi les trains ne s’arrêtent jamais dans cette nom de Dieu de gare?... À quoi bon se tenir là et comme qui dirait garder les rails, uniquement pour que les trains passent sans s’arrêter?... Tu veux que je te dise? J’en ai assez de tout, de ce monde à la con, de ce plouc qui jacte que des bobards... De cette gare vieillie avant son terme. Tout ça me débecte.

LE VIEILLARD: Ils passeront, ils s'arrêteront peut-être bien un jour, les trains... Nous, il ne nous est pas facile de nous débarrasser d'un coup de notre impuissance.

(On entend de nouveau un sifflement de locomotive. La scène se remplit à nouveau avec LES VOYAGEURS, LE CHEF, LE POLITICIEN, LE JEUNE HOMME, LA PUTE, LES SOURDS et LES AVEUGLES. Le brouhaha monte.)

LE CHEF: Arrêtez ce bordel! Respectez l'ordre! *(S'adressant au POLITICIEN.)* Ils déconnent complètement.

LE POLITICIEN: Allez, approchez-vous! *(Il monte sur un banc.)*

LE CHEF: Fermez-la!

LE POLITICIEN: Donc et donc... Où est cette putain de photo avec le Boche?... Où ai-je bien pu la fourrer?... Ah, la voilà! C'est qui ce mec, d'après vous?... Eh bien, c'est le chancelier de l'Allemagne... Vous n'en croyez pas vos yeux, n'est-ce pas? Je lui ai dit: mon p'tit lardon, plutôt qu'une paix de gagnée aux côtés des Popofs, mieux vaut une guerre de perdue aux côtés des Boches. Je parle allemand comme pas un, tenez: *Achtung, das Oberlicht...* Hé, tête de lard, tiens-toi prêt à l'emploi pour quand je t'appellerai à placer ton pognon chez moi, dans mon pays, à gogo. Est-bien clair ou tu veux que je te fasse un dessin?... Que des investissements à long terme!

(Les lumières de la gare vacillent. Les haut-parleurs émettent des bribes de musique militaire. LES SOURDS se mettent à sautiller.)

LE CHEF: Arrêtez!

LE POLITICIEN: À gogo! C'est ce que je lui ai dit, texto... Sachez qu'il ne nous en veut guère: vous verrez, il va nous amener ses investisseurs, à la fin. Moi je l'appelle „lardon“ seulement entre quatre'z yeux, car autrement, en public, je l'appelle toujours *Herr Kanzler*. On est potes, d'accord, mais le protocole est le protocole. Ben quoi, c'est ça l'élite politique, mes agneaux! Et puis, ne sommes-nous pas de fins politiciens, nous aussi? C'est connu! Qu'on ne me dise plus que les Roumains n'ont pas leur classe politique, en bonne et due forme...

(Une lueur passe au-dessus de la gare. Pour un bref laps de temps, les haut-parleurs sortent des bruits bizarres. Entrent en scène LA RELIGIEUSE et LA PAYSANNE.)

LE JEUNE HOMME: C'était quoi, ça?

LE POLITICIEN: T'es trop jeune pour te rappeler... Tiens-toi à l'écart de ça!

LE VIEILLARD *(en criant)*: Attention, un train arrive! Et cette fois il va s'arrêter!

(Tout le monde court vers le quai no 1.)

LE POLITICIEN: Vous êtes malades ou quoi?!

LE JEUNE HOMME: Au quai no 2!

(Tous se précipitent sur le quai no 2.)

LA PUTE: J'entends un sifflement... Il arrive, il arrive!

(LES SOURDS se bousculent vers le bout du quai.)

LA RELIGIEUSE: Au quai no 1! J'aperçois un nuage de vapeur...

(LES AVEUGLES se tassent sur le quai no 1. Après un moment de déroute, un train s'arrête en gare, en sifflant fort. Tout le monde se précipite aux portes des voitures, mais celles-ci sont verrouillées.)

LE JEUNE HOMME: Ouvrez! Je vous en prie, ouvrez!

LA PAYSANNE: Ouvrez, bonnes gens... Ouvrez...

(LE CHEF tente en vain de décrocher LES VOYAGEURS des portes verrouillées, ceux-ci continuant à en supplier l'ouverture. LE VIEILLARD se met à frapper les roues du train avec un marteau.)

LE CHEF: Dégagez! Descendez!... Il s'est arrêté par erreur.

(LE CHEF demande des yeux l'aide du POLITICIEN, qui se trouve lui aussi dans l'embarras. LA PUTE quitte la porte qu'elle avait essayé d'ouvrir et se pointe sous la fenêtre d'une des couchettes.)

LA PUTE: Visez-moi ces nichons... Je ne vous plais point?... Vous n'en avez pas envie? Juste quelques galipettes...

LE JEUNE HOMME *(sous une autre fenêtre)*: Je suis jeune, vigoureux... Regardez quels bras musclés je possède... J'extrait aussi des racines carrées, je connais pas mal de choses...

LA PAYSANNE *(ouvrant sa besace sous une autre fenêtre)*: Bonnes gens, j'ai des vivres biologiques... Je peux nettoyer aussi, faire le ménage... Que des choses pratiques, fraîches et savoureuses, regardez-moi ça!

LA RELIGIEUSE *(se signant sous une autre fenêtre)*: Seigneur, aie pitié... Aide-nous...
Ouvre-nous, Seigneur, la porte et sauve-nous...

(LES AVEUGLES jettent leurs lunettes et leurs bâtons, se heurtant les uns contre les autres, les yeux exorbités. LES SOURDS jettent leurs cornets acoustiques et crient les uns aux autres, produisant un vacarme où tout le monde s'engouffre, sans plus rien comprendre du tout. Pendant ce temps, LE POLITICIEN enlève le couvercle d'un égout et en fait sortir LES AUROLACS, qu'il pousse devant les vitres des voitures.)

LES AUROLACS: Un p'tit sous, mon bon môssieur... Faites la charité aux pauvres orphelins que nous sommes!...

(LE CHEF brandit le signal vert. LE VIEILLARD se précipite pour le lui arracher,

mais il est brutalement poussé et tombe à la renverse. LE CHEF agite instamment le signal vert. Le train siffle et se met en mouvement, quittant le quai pendant qu'il est suivi par tous ces gens qui continuent à implorer l'ouverture de ses portes. Restent en scène LE POLITICIEN, LE VIEILLARD, LE CHEF et LES AUROLACS.)

LE POLITICIEN (*s'adressant au CHEF*): Dis donc, t'as mis quelque temps pour sortir ce signal merdique...

LE CHEF (*montrant LE VIEILLARD*): T'as pas vu çui-là qui voulait me l'arracher?

LE POLITICIEN (*s'adressant au VIEILLARD*): Toi, Dunoëud, je t'ai déjà dit une fois de t'occuper de tes oignons, sans plus. Combien de fois dois-je te répéter que la gare m'appartient, à moi? Par contre, la voie ferrée est à toi. Tu ne piges pas que vous n'avez aucune chance, vous autres? (*S'adressant au CHEF, en chuchotant.*) Qu'est-ce que ç'a été que ce train, merde? Est-il possible que je n'en ai rien su?... Qu'est-ce qu'ils fabriquent, les connards du Bureau d'Informations? Pourquoi ne m'ont-ils rien dit?... Que se passe-t-il dans cette gare, putain?... (*S'adressant aux AUROLACS.*) Et vous, espèces de ratons, vous vous teniez cachés, au lieu de vous montrer pour être vus et admirés par les voyageurs du train... (*S'adressant au VIEILLARD, avec ironie.*) Toi, t'es pas si mal que ça. Des loques chic, dégriffées et tout... T'as pas détonné dans le paysage, peut-on dire... Pourquoi tu me regardes comme ça? Monsieur se met en colère? Tu grondes dedans, n'est-ce pas?... Fous le camp et va garder les rails, que je te dis!...

(Reviennent en scène quelques VOYAGEURS ravagés et déçus de leur échec. LE POLITICIEN retrouve sa maîtrise de soi.)

LE CHEF (*s'adressant au VIEILLARD*): T'as pas honte de te montrer dans cet état devant nous?

LE POLITICIEN: Voici de quoi il retourne... J'ai mes principes à moi, jamais je n'y déroge... Voilà pourquoi les médias me détestent – tout comme mes adversaires politiques, d'ailleurs. Voilà pourquoi le président de la France me disait l'autre jour, personnellement: „Cher ami, tu peux me considérer comme ton frère aîné. Je ne t'abandonnerai jamais dans la misère...” Brave garçon, compatissant et tout... Il a gueulé comme ça, texto: „Messieurs-dames, voici le plus grand homme d'État roumain. Mon frère.” C'est-à-dire moi, le plus grand. En plus, mon français est impec. Aussi m'aiment-ils à qui mieux mieux... Il m'a pris dans ses bras et m'a donné une bien forte accolade, le président. Alors, je lui ai glissé à l'oreille: „Cher francacophone, tu peux bien être mon frangin et tout mais, comme on dit chez nous, chacun paye le morceau de fromedu qui lui revient en propre. Pas de discussion là-dessus. Les affaires sont les

affaires.“ Il a tout de suite pigé et m’a fait faire un colis avec du fromage de son terroir, l’APAPE² que ça s’appelait. Seulement, chais pas pourquoi, c’était déjà pourri... (*LES AUROLACS se précipitent sur l’attaché-case du POLITICIEN.*)

LE CHEF (*s’adressant aux AUROLACS*): Cassez-vous!

LE POLITICIEN: Pourquoi diable s’est-il gâté et pris si vite de la moisissure?... (*Il ouvre son attaché-case et sort une boîte de fromage.*) ça coince à mort. Pas même les clebs ne l’approcheraient à moins d’un kilomètre... Je le garde comme ça, en souvenir... Mais, quand l’occase se présentera, je ne lui pardonnerai pas. „Espèce d’ogre, que je lui dirai – car il est gourmand comme pas un – prends un vrai fromage, de chez moi, juste pour voir.“ Je l’emmerderai, mais il l’aura bien mérité. En outre, je me le permets, car nous sommes amis intimes... Eh, c’tte politique... D’aucuns disent que ce n’est qu’une bagatelle. Sauf que ceux-là ignorent complètement à quelle sauce ça se mange... Allez, prenez, p’tits cons, gavez-vous-en!... (*Il jette le fromage aux AUROLACS qui se l’arrachent et disparaissent dans leur égout avec.*)

LE CHEF: Je m’en vais rassembler la meute... Peut-être faudra-il que vous leur dites encore des choses...

LE POLITICIEN: J’aurais mieux fait peut-être de leur mettre de côté un peu de fromage, à eux aussi...

(*LE POLITICIEN, LE CHEF et les quelques VOYAGEURS quittent la scène. LE VIEILLARD se rassoit sur son banc et reprend l’examen de son pantalon.*)

LE VIEILLARD (*essayant de se calmer*): Saloperie de déchirure! Tu croyais que je ne te verrais pas et que t’exploserait quand tu voudras, n’est-ce pas? Tu croyais pouvoir me surprendre avec un de ces craquements qui me glacent le coeur?... À mon âge, même un fil qui part est signe de proche enterrement... Tu sais que tu ne doit pas t’énervé, vieux, va... T’aurais dû comprendre au moins une chose à ton âge: que tout peut aller se faire foutre. ’Faut vivre sans s’en faire le moins du monde et demain on pourra ainsi se raccommode le falzar bien tranquillement. Que diable?... Se monter à chaque instant parce que ceci ne va pas comme il faut, que cela n’est pas non plus ce que ça devait être?... Parce que les trains n’arrivent pas?... Est-ce que ça fait quelque chose à qui que ce soit lorsque ton pantalon se déchire?... Quel con tu fais!... Y a-t-il quelqu’un qui t’offre ne serait-ce qu’un bout de fil et qui te dise „Prends, mon bonhomme, et rafistole ton falzar avec, pour tromper encore un jour de ta vie“?... (*Il secoue son pantalon et se remet à l’examiner de près.*) Faut pas que m’échappe la moindre déchirure...

(*Entre en scène, la mine autoritaire, LE POLITICIEN, suivi par LES SOURDS, LES*

AVEUGLES et LE JEUNE HOMME.)

LE POLITICIEN: J'ai dit au président du Parlement espagnol: „Écoute, Sancho Panza, nous autres, Latins, que ce soit du matin, à midi ou le soir, nous bouffons que de la politique avec notre pain quotidien.“ Je l'appelle Sancho Panza parce qu'il est hyper-sympa. *Amigos, torro, olé...* Le sang latin charrie des globules politicailleuses depuis toujours... C'est moi qui vous le dis!... Chouette gars, les politicards européens. On est bien ensemble, ma foi... *Cool...* (*S'adressant au JEUNE HOMME.*) Qu'est-ce que tu magouilles là, mon garçon?

LE JEUNE HOMME: Je veux partir...

LE POLITICIEN: Ah bon, tu veux tirer ton épingle du jeu, autrement dit désertier... Écoute-moi bien, fiston, la fumée de la gare est toujours meilleure que le feu des rails.

LE JEUNE HOMME: Franchement, je ne trouve pas.

LE POLITICIEN: Mon pauvre pigeon, le seul truc, si tu veux savoir, c'est d'émigrer hors de ton destin, mais ça n'est pas possible. C'est moi qui te le dis... Tu sais ce qui me lie à cette gare?... Eh bien, ce sont les gens. Je sens qu'ils me méritent bien... (*S'adressant aux SOURDS et aux AVEUGLES.*) Ai-je tort? (*LES SOURDS et LES AVEUGLES répondent avec force gestes et bruits. Entre en scène LA PUTE, qui passe et re-passe devant LE POLITICIEN et LE JEUNE HOMME, en étalant ses charmes, ce qui agite encore plus LES AVEUGLES et LES SOURDS.*)

LE POLITICIEN (*s'adressant à LA PUTE, nerveux*): Fous le camp d'ici!

LA PUTE: Seulabres, les gars?... Ennuyés?...

LE JEUNE HOMME: Ouais, plus ou moins.

LE POLITICIEN: On a pas le temps maintenant.

LA PUTE: Mais du fric, vous en avez?

LE POLITICIEN: Nous avons autre chose à faire... Fiche-lui la paix, nous sommes en train de lui enseigner la politique.

LA PUTE: Et moi, je veux faire pareil! Quoi, tu penses y aboutir mieux que moi? Moi, en tout cas, j'y mets aussi du sentiment...

LE POLITICIEN: Cesse de raconter n'importe quoi, ça n'impressionne personne.

LA PUTE: Que veux-tu, je me construis une image, si tu vois ce que je veux dire... Qu'est-ce que tu manigances avec ces photos? C'est des trucs classés X?

LE POLITICIEN: Je trouve que tu outrepasses la mesure. Va plutôt ton chemin, tu as peut-être des passes à faire. Tiens, par exemple, 'y en a déjà un qui te fait des sourires à te fendre le coeur. (*Il indique un VOYAGEUR qui effectivement mange des yeux LA*

PUTE.) Je crois que c'est exactement ce que tu cherchais, pas vrai?

LA PUTE: En effet, ça a l'air d'être ça... Quant à toi, laisse ce jeune homme tranquille, tu lui fourres trop de conneries dans le crâne... La gare ne te suffit-elle pas? (*S'adressant au VOYAGEUR.*) Viens, mon chou, que je te dise un conte de fées. (*LA PUTE et LE VOYAGEUR quittent la scène.*)

LE POLITICIEN: Revenons à nos moutons... (*LES SOURDS et LES AVEUGLES se regroupent autour du POLITICIEN.*) De quoi parlions-nous?

LE JEUNE HOMME: Des putes.

LE POLITICIEN: Zut, j'allais oublier de te montrer mon meilleur ami!... Le voici, c'est lui. (*LES AVEUGLES se bousculent autour de la photo que LE POLITICIEN vient de sortir.*) Quelles moustaches espiègles qu'il a! C'est le ministre hongrois des Affaires Étrangères.

LE JEUNE HOMME: Les Hongrois, ils jouissent des jurons les plus nombreux au monde et ils bouffent...

LE POLITICIEN: ...ils bouffent du lard à te faire peur. D'abord du lard et puis ils se rattrappent sur la *palinka*, ensuite se mettent à chanter et on passe bientôt à la danse, au *tchordache*, quoi!... C'est vrai, j'ignore totalement leur langue et c'est pas bien, en tout cas, pour un politicien c'est pas bien du tout. Mais je ferai de mon mieux... *Kezi ciocolom, io no pot kivano...* (*S'adressant aux SOURDS.*) Ma prononciation est bonne? (*LES SOURDS gesticulent et émettent des sons inintelligibles.*) Quoi qu'il en soit, on s'entend bien entre nous. Sans trop de bavardages. Tradition historique oblige, mes potes, pour le dire tout d'un coup. Quand on se rencontre, en fin de semaine uniquement, on s'éclate jusqu'à ce qu'on tombe raide def. Surtout si la presse n'est pas invitée, on oublie le protocole et on fait la vraie nouba. Le Hongrois bosse pendant la semaine comme un forcené. Ça explique... Quand nous avons acquis suffisamment de bonne humeur, il me passe un bras autour des épaules et nous nous mettons à chanter ensemble: „Tel est-il, le Roumainn/De gaieté frappé en plein...”³ Puis nous nous écroulons sous la table. Il connaît cette chanson tellement bien qu'il vous laisse bouche bée à l'entendre chanter: à la perfection, ma foi, à tel point qu'on le dirait mis bas par sa mère au coeur même de la Transylvanie! Aucun accent! Hé, le moustachu, choucardes qu'elles sont, tes minoritaires, yoï!... Il m'aime comme un frangin... En somme, tout le monde en Europe me connaît et me tient en grande estime... (*S'adressant au JEUNE HOMME.*) Écoute-moi bien, mon gars, il est vraiment comme ça, le Roumain!

LE JEUNE HOMME (*en chantant*): „Tel est-il, le Roumain,/De gaieté frappé en plein...”

LE POLITICIEN: C'est comme ça que j'aime le peuple, gai et inconscient... Chantez, mes enfants, et que les quais s'envolent en l'air au son de vos belles voix retentissantes!...

(LE POLITICIEN, LE JEUNE HOMME, LES SOURDS et LES AVEUGLES quittent la scène en chantant „Tel est-il, le Roumain,/De gaieté frappé en plein... “ LE VIEILLARD recommence à raccommoder son pantalon.)

LE VIEILLARD: Là, voilà. Presque couture sur couture. Franchement, j'aime pas comment ça se présente. Mais alors, pas du tout... En plus, je me suis déjà dit plus d'une fois: laisse béton, mon bonhomme, tes souvenirs. À quoi bon troubler le passé? Tantôt si ç'avait été comme ci, tantôt si j'avais fait comme ça... Et toujours les mêmes déchirures auraient surgi. Arrête donc d'irriter les plaies. Alors qu'elles pourraient se fermer en beauté, sans trace aucune, t'obtiendras une grosse cicatrice à la fin. Une saloperie pour toute la vie durant. La plaie c'est comme la mémoire... Et ce falzar, c'est ma mémoire à moi. Comment oublier ce qui m'était arrivé lorsque je l'ai déchiré là?... Moins t'y penses, plus rarement tu t'en souviens, d'autant plus résistante s'avère la toile. En tout cas, j'ai pas eu une vie telle un pantalon jamais porté... Ça, vous pouvez vous le redire...

(Entre en scène LE CHEF, l'air de chercher quelque chose.)

LE CHEF: Qu'est-ce que tu fous là?

LE VIEILLARD: Je couds... Chaque matin tu me poses la même question, je te fais la même réponse et tu retiens que dalle.

LE CHEF: Je fais semblant, car je dois être toujours vigilant.

LE VIEILLARD: Sois vigilant sans plus poser des questions.

LE CHEF: On me paye pour ça. Pour poser des questions et vous mener au boulot, parce que vous êtes fainéants, voleurs, rusés, évasionnistes, réactionnaires, menteurs, anarchistes, écolos et encore fainéants... Pourquoi tu t'arrêtes? Couds! Tu m'entends?... Dis, t'aurais pas vu dans les parages des aveugles tituber à l'aveuglette?... Des muets gesticuler?... Où sont-ils passés ces cons, car je ne les retrouve plus?... Pourquoi tu t'arrêtes encore? Couds! Et si le diable te pousse à essayer de stopper encore une fois les trains, je te fous sous les roues, c'est promis! *(Il quitte la scène.)*

LE VIEILLARD: Pour qu'il me foute sous les roues, 'faut d'abord qu'un train passe... Ainsi s'écoule la vie. On te laisse même pas rafistoler tranquillement ton falzar... Et à partir d'un certain âge, tu dois rafistoler chaque jour davantage... *(Entrent en scène LES AVEUGLES. LE VIEILLARD arrête son travail.)* Ceux-là sont bien incapables d'introduire le fil dans l'aiguille. Tant mieux pour eux. Ne prenez pas ce chemin, les gars, sinon vous tomberez dans les pattes de ce mec qui vous demandera des comptes,

du genre: „Qu’est-ce que vous foutez là? Vous ne voyez donc pas en quel monde vous vivez?“ (*LES AVEUGLES s’assoient par terre et restent immobiles. LE VIEILLARD reprend son travail?*) Ils nagent dans les haillons ceux-là... A quoi bon avoir du fil tant qu’on voit pas le trou de l’aiguille?... (*Content de l’état de son pantalon.*) Ouais... ça va maintenant. De loin, on dirait que ça tient bon... Du reste, personne ne viendra regarder de près... Qu’importe au monde mon falzar? Il s’en soucie comme d’un fétu... Tiens, ça m’a échappé. Que diable, ma vue faiblit ou quoi? Voici un tout petit trou à travers lequel, si je le néglige, demain on pourra aisément passer la main... ça provient de... Serait-ce de l’attente? Ou de quoi encore, bon Dieu?... (*Entre en scène le groupe des SOURDS, marmonnant des choses et gesticulant.*) Hé, les gars, fermez-la, sinon ce mec va vous entendre! Et ne voilà-t-il pas qu’il vous demandera du coup ce que vous foutez là... C’est des sourds... Quel bonheur pour eux: ils peuvent pas entendre leur falzar craquer. Rien à cirer, ils s’en fichent royalement... (*LES SOURDS s’étendent un peu partout, au hasard.*) Moi, si je n’entendais pas la toile craquer, c’en serait fait de moi... Et puis après qui gardera encore la voie ferrée, qui vérifiera les roues des trains?... (*Il admire tout à son aise son pantalon, le secoue et se le met.*) Nous sommes tout, aussi différents de nous-mêmes que nous le sommes les uns des autres... Eh oui, mes enfants, une nouvelle journée peut maintenant commencer.

(La gare se réveille tout à coup. Entrent en scène tous les autres personnages. On ouvre des fenêtres, des portes, il y a cette agitation spécifique de la gare au moment où le soleil se lève. Tous s’animent comme sous une onde de fraîcheur, voire de joie. Ils se préparent pour une nouvelle journée. Parmi LES VOYAGEURS affairés, les personnages de la gare reprennent leurs occupations quotidiennes. LE CHEF ouvre les volets, LE JEUNE HOMME cire ses godasses. LA RELIGIEUSE prépare son accordéon, sort le tronc et se met à quêmander des contributions pour la restauration de son monastère. LA PAYSANNE ouvre sa besace pleine de légumes et fruits frais, LE CHEF passe le tout en revue et dispense des ordres partout. On passe le balai, on lave. LES AUROLACS sont sortis pour faire la manche, LES AVEUGLES et LES SOURDS traversent la gare d’un bout à l’autre. On entend crépiter dans les haut-parleurs diverses annonces. Au milieu de toute l’agitation, LE POLITICIEN se promène, l’air fier de soi, en recevant les salutations respectueuses des autres. LE VIEILLARD vérifie les rails, le long desquels il se perd finalement, quittant la scène. Une lueur passe au-dessus des quais. Surgit LA PUTE, furieuse, en ajustant sa tenue et en couvrant quelqu’un d’injures, à la cantonade.)

LA PUTE: Espèce de sale morpion!... Libidineux!... Radin comme tout!... N'est-il pas mieux alors de procéder comme les putes et exiger la paye à l'avance?... Monsieur me l'a fait au sentiment, „le reste, à la fin“... Saligaud!...

(LE POLITICIEN prend discrètement le bras du JEUNE HOMME et fait signe aux SOURDS et aux AVEUGLES de le suivre.)

LE POLITICIEN *(en chuchotant à l'intention du JEUNE HOMME)*: Viens, qu'on parle un peu politique...

(LE POLITICIEN quitte la scène en compagnie du JEUNE HOMME, tous les deux suivis par LES SOURDS et LES AVEUGLES.)

LA PUTE: Tu m'avais promis deux cents balles; pourquoi alors tu ne m'en as filé que cinquante?!... Je t'ai fait des halètements, je t'ai tourné de l'oeil, j'ai crié à mettre toute la gare debout quand t'as envoyé la purée... Et tout ça pour te faire plaisir. Pour que tu te sentes un vrai mâle... Espèce de lombric! Tu estimes que ma prestation ne vaut que cinquante balles, enfoiré?!...

LE CHEF: Écrase. Laisse les pleurnicheries aux vierges.

LA PUTE: Écoute, Dunoeud, pas d'offenses, hein?... Chais pas pourquoi j'enchaîne connerie sur connerie depuis quelque temps. Chez les putes, c'est ça la règle, quoi: le fric d'abord, et puis après on se met comme l'exige le client...

LE CHEF: T'es vraiment conne. *(Il quitte la scène.)*

LA PUTE: Je me le tiens pour dit... Jamais vu plus conne que moi, en effet! À quoi est-ce que je gamberge en fait, d'où me viennent ces poussées débiles?... Être humaine envers le client... Faire preuve de sensibilité. Quelles conneries! Et comme je suis inculte! Désormais, ce sera le blé d'abord, comme ça, c'est réglo... Il m'a complètement engluée de son foutre... Et ça pour cinquante balles! Espèce d'enculé de frais!

(LA PUTE cherche dans son sac, en sort une cigarette, mais ne trouve pas de quoi l'allumer. Elle aperçoit alors LA RELIGIEUSE, perdue dans ses prières et tendant le tronc.)

LA RELIGIEUSE: Pour les travaux de restauration, s'il vous plaît...

LA PUTE: T'aurais du feu, chère collègue?... Tu m'entends, poupée?... Ou alors tu ne fumes pas?... *(À la cantonade.)* Ce qu'il a pu me faire... À moi! La reine du métier! Dont le tarif devrait être sur mesure. Sacré escroc!... Il n'y a plus aucun respect du travail bien fait... *(S'adressant à LA RELIGIEUSE.)* T'as oublié de parler, ma biche? Et ce feu, ça vient?... Qu'est-ce que tu baragouines là?

LA RELIGIEUSE: Vous donnez quelque chose pour l'église?

LA PUTE: Mon cul! Après ce mec qui m'a bernée?... Tu prends une clope?

LA RELIGIEUSE: Non, merci, je ne fume pas.

LA PUTE: Dommage.

LA RELIGIEUSE: Fumer est un péché. Mais j'ai des allumettes. J'allume les cierges avec.
Tenez.

LA PUTE (*allume sa cigarette*): Merci... (*S'adressant à LA PAYSANNE.*) Tu peux croire, toi, que je me suis fait piéger par ce fumier? Moi!... C'tte tête de noeud, qui n'avait plus flairé une meuf depuis belle lurette! Pour deux cents balles, je lui permets d'essore. Son zob en moi, et lui ne m'en balance que cinquante; et se tire le falzar baissé! Mais qu'est-ce que je devais faire alors? Signer un contrat peut-être, au préalable?

LA PAYSANNE: Mon Dieu, quelle racaille dans cette gare! (*Elle prend sa besace et quitte la scène.*)

LA PUTE: Lui demander des garanties bancaires?... (*À la cantonade.*) Si tu voulais l'aumône, tu n'avais qu'à t'astiquer, corniaud!

LA RELIGIEUSE: Pardonne, Seigneur! Parler de la sorte est un péché.

LA PUTE: C'est la vie, ma biche. Ce bas monde compte des salopards encore plus sales que les salopes... Qu'ils aillent se faire foutre, tous autant qu'ils sont... T'affole pas, chuis pas le Malin en personne... (*Surgit LE CHEF sur un chariot à bagages poussé par un AVEUGLE.*)

LE CHEF: Qu'est-ce que vous foutez là, hein?

LA RELIGIEUSE: Nous prions.

LA PUTE: Nous prions pour que le diable t'emporte et qu'on te voie plus.

LE CHEF: Mesure tes paroles ou je renverse la vapeur sur le champ!... Vous travaillez ou quoi?

LA PUTE: Si, on bosse. Je me remets d'une arnaque, par exemple.

LE CHEF: Seul celui qui travaille a le droit de se tromper... (*S'adressant à LA RELIGIEUSE.*)
Toi aussi tu travailles?

LA RELIGIEUSE: Moi, je priais.

LE CHEF: Laisse tomber les demandes ou alors adresse-les par écrit. Nous allons tout résoudre dans le courant de la semaine. T'as déjà ramassé quelque chose? N'oublie surtout pas qu'il y a une taxe sur la charité à verser, compris?... Va, au boulot! (*LA RELIGIEUSE se met à jouer de l'accordéon.*)

LA PUTE: Dis, tu m'emmènes dans ton chariot, faire un tour?

LE CHEF: Dans mon chariot?! Des putes?! Jamais!!! Que ce soit bien clair! Allez, au boulot!

Faites gaffe!... (*S'adressant à L'AVEUGLE.*) Va, pousse! (*Il quitte la scène.*)

LA PUTE: Que le train te passe dessus, connard!... (*S'adressant à LA RELIGIEUSE.*) Tout ça ne te fait pas chier?... Moi, si... Mais t'attends le train vers le Paradis, peut-être...

LA RELIGIEUSE: Je m'en vais au couvent. Pour me défaire de ce monde plein de péchés.

LA PUTE: Tu fais comme tu sens, coco, mais sache que le Paradis est en Enfer et l'Enfer le voilà, on baigne dedans... Moi, je ne pourrais jamais vivre parmi les femmes; elles sont méchantes et me tapent sur les nerfs. Quoi qu'il en soit, je préfère les mecs... (*Elle aperçoit un crucifix qui pend au cou de LA RELIGIEUSE.*) J'en ai aussi un dans ma chambre...

LA RELIGIEUSE: C'est notre Seigneur Jésus Christ sur la croix. (*Elle arrête de jouer de l'accordéon.*)

LA PUTE: Je sais qui c'est. Tu me prends pour une conne?... Il est vraiment sexy, ma foi. C'est pourquoi je l'ai placé au-dessus de mon lit, d'ailleurs.

LA RELIGIEUSE: Mon Dieu, quels propos blasphématoires... Comment pouvez-vous dire des choses pareilles?

LA PUTE: Après quelques années de purgatoire sur ces quais, on peut tout... Dis, il te plaît bien, ton petit Jésus?

LA RELIGIEUSE: Protège-moi, Seigneur!... Je vous en prie, cessez de parler de la sorte...

LA PUTE: S'il venait, je le reconnaîtrais, je crois. Même moi... (*Elle montre du doigt le crucifix.*) Çui-là ne lui ressemble guère.

LA RELIGIEUSE: Je vous en supplie, c'est une impiété. Protège-moi, Seigneur!...

LA PUTE: Qu'est-ce que t'en sais, toi? Quand l'animal halète juste au-dessus de moi, c'est pas une impiété, ça? Quand il me balance son foutre en plein dedans, mugissant et gargouillant comme une chasse d'eau, c'est quoi, ça?... Et puis, quand il tombe sur moi éreinté, suant et lourd tel un bloc de pierre boueux, ça n'est pas toujours une croix?...

LA RELIGIEUSE: Arrêtez, je vous implore!

LA PUTE: Sache que ton Jésus a eu vent de tout ça. Mais il n'y peut rien. L'homme est encore plus sauvage qu'il ne l'aurait cru.

LA RELIGIEUSE: Je vous en supplie.

(*LA RELIGIEUSE reprend son accordéon. LES AUROLACS sortent des égouts et se mettent à danser autour de LA PUTE et de LA RELIGIEUSE.*)

LA PUTE: Un beau jour, tu le verras arriver sur le quai... Bon, je me tais, de toute manière, je n'arriverai jamais à parler en psaumes... (*LA PUTE se prend dans la ronde des AUROLACS.*) Tu aimes la gare? Moi je l'aime à la folie. Elle est grande, les bruits

s'amplifient dedans, les lumières étincellent... (*S'adressant aux AUROLACS, qui tournent de plus en plus vite autour d'elle.*) Doucement, mes petits, vous me donnez le vertige!

LA RELIGIEUSE: Comme dans une église. Il faudrait peut-être que chaque gare soit une cathédrale. Du moment que l'on y attend, au moins y attendre en priant Dieu...

LA PUTE: Il ne nous manquerait que ça. Aller au Bureau d'Informations comme à confesse et se signer devant le tableau des départs comme devant les icônes. Laisser les offrandes aux bagages, demander un coca et recevoir de l'eau bénite... Prier devant le quai comme devant un autel sans fin...

LA RELIGIEUSE: Pourquoi vous blasphémez?... Ne salissez pas les choses sacrées. (*Deux des AUROLACS, plus insolents que les autres, mettent la main au cul de LA PUTE et lui tirent un peu la jupe. LA PUTE les chasse et LES AUROLACS se cachent de nouveau dans les égouts. LA RELIGIEUSE arrête de jouer de l'accordéon.*)

LA PUTE: Quels diabolins insolents!... (*S'adressant à LA RELIGIEUSE.*) C'est toi qui voulais une cathédrale à la place de la gare... Seuls les trains sont sacrés... À part ça, garde tes leçons de morale pour toi, j'en ai par-dessus la tête. Tu ne sais absolument rien de ce que sexe [c'est que ce] monde, de la vie et tout, mais te voilà lancée dans l'esbroufe. Laisse tomber!...

(*Entrent en scène LES AVEUGLES et LES SOURDS à la queue leu leu, en mimant le roulement d'un train qui siffle et trépigne.*)

LA RELIGIEUSE (*priant*): Protège-les. Seigneur et rends-leur la lumière... Veille sur eux, Seigneur, et rends-leur l'ouïe...

LA PUTE: C'est en vain que tu pries. Ceux-ci, ils sont sourds parce qu'ils n'entendent pas le mensonge. Ceux-là, ils sont aveugles parce qu'ils ne voient pas le traquenard...

LA RELIGIEUSE: Ils sont sourds parce qu'ils n'ont pas encore entendu la voix du Seigneur... Ils sont aveugles parce qu'ils n'ont pas encore entrevu le visage de Dieu...

(*LA RELIGIEUSE se remet à jouer de l'accordéon. LES AVEUGLES et LES SOURDS quittent la scène.*)

LA PUTE: Cesse de mêler le Très-Haut à toutes nos impuissances. Ma puce, plutôt que de te prosterner et prier en vain... T'aurais pas un onglie sur toi, car je me suis cassé un ongle...

LA RELIGIEUSE: Je n'en ai pas.

LA PUTE: Tu joues pas mal... N'étaient ces oripeaux, je dirais que tu n'es qu'une mendicante. Ni pute comme moi, ni nonne comme toi. Quelque chose d'intermédiaire... À la limite,

nous vendons et achetons tous quelque chose de l'autre. Tout un chacun qui serait de passage pourrait enlever un pan de ma jeunesse, une miette de ton âme ou quelque objet de piété et partir avec... Bon, je déconne... Tu veux pas griller une sèche?... Amène-toi.

LA RELIGIEUSE: J'ai du mal à jouer, personne ne donne plus d'argent. On les dirait tous sourds. *(Elle arrête de jouer.)*

LA PUTE: Mais à peine si quelqu'un passe.

LA RELIGIEUSE: On ne me regarde même pas...

LA PUTE: Eh oui, ils passent comme ça... Pourquoi tu ne cherches pas autre chose? T'es jolie quand même... Fichtre! Si par hasard il te vient à l'idée de me faire la concurrence sur mon propre terrain de chasse, fais gaffe, t'auras tout de suite mes griffes dans la gueule. Que ce soit bien clair entre nous. *(Entre en scène LE VIEILLARD, qui porte une roue de wagon avec l'aide d'un VOYAGEUR.)*

LA RELIGIEUSE: Je ne sais que jouer de l'accordéon et du violon...

LA PUTE: Si des fois je te surprends faire des avances à mes clients, je t'arrache les yeux. Un point, c'est tout. On peut être copines et tout, mais jusque-là. Tu veux toujours pas en griller une?...

LA RELIGIEUSE: Pardonne-moi, Seigneur. Je me garde bien de tomber dans quelque péché que ce soit.

LA PUTE *(lorgnant LE VOYAGEUR qui s'en va nonchalamment)*: Il te pardonnera à coup sûr, c'est son métier à lui. Amen!... Qu'il est triste, cet homme... Bon bah, j'ai des choses à faire. *(S adressant au VIEILLARD.)* N'est-ce pas, le vioque?

(LA PUTE sort sur les traces du VOYAGEUR. LA RELIGIEUSE se remet à l'accordéon.)

LA RELIGIEUSE: Elle n'est pas si méchante que ça, mais elle dit de ces mots... Qu'est-ce que j'ai pu en entendre!... Pardonne-moi, Seigneur! Elle a vraiment mauvaise langue...

LE VIEILLARD: C'est à cause de la gare. Si elle avait pris le train, elle aurait peut-être déjà été institutrice quelque part...

LA RELIGIEUSE: Et moi, j'aurais peut-être joué dans des salles de concert. J'aurais fait des tournées partout dans le monde... Réceptions, champagne, fleurs... Lorsque j'étais gosse, on me disait enfant prodige. Une grande violoniste...

LE VIEILLARD: La musique vient de Dieu. Et ceux qui la jouent sont des anges... Parfois je les entends chanter...

LA RELIGIEUSE: Moi aussi... Dieu, je ne l'ai jamais entendu parler - seulement chanter...

LE VIEILLARD: Les rails chantent aussi. Ils sortent comme une plainte du lointain... *(Il s'*

éloigne, en frappant rythmiquement les rails de son marteau.)

LA RELIGIEUSE: Si j'étais un ange... *(Arrive LA PUTE, souriante et comptant son argent. Elle s'arrête un instant à écouter LA RELIGIEUSE jouer sa musique.)*

LA PUTE: Bravo, bravo!... C'est vraiment divin. Tu es comme une miette perdue du Très-Haut... Moi, du Très-Bas. Mais ne voilà-t-il pas quelle bonne affaire je viens de conclure: cent balles, un collant et un déodorant chic. C'est dire qu'il se trouve encore des mecs réglos. Bien sûr, le tal je l'ai encaissé avant, mais il a tenu sa promesse quand même, comme quoi il me fera un petit supplément si ça lui plaît. Et voilà le collant et le déodorant. Enfin quoi, les matafs, ils sont comme ça... Plutôt à plaindre... La mer les balance et les secoue des mois durant, jusqu'à ce qu'ils nous arrivent gonflés à bloc un peu partout... Ce qui fait qu'il fut bref. Pov' mec, il a tout de suite explosé... Pourquoi tu fais la moue, prétentieuse?...

LA RELIGIEUSE *(lui tendant le tronc)*: Mets quelques pièces dedans alors!

LA PUTE: J'aurais mieux fait de la fermer... Peut-être un prêt, comme ça... Mais comment tu me le rembourseras? Qui diable paye encore la zizique par les temps qui courent, alors qu'ils économisent tous sur la tringlette?... Tu veux essayer? *(Elle sort le déodorant et l'asperge.)* Tu vois, ç'a valu la peine quand même, c'est super.

(Entre en scène LE CHEF, qui se dirige en hâte vers le troquet de la gare.)

LE CHEF: Vous êtes toujours là, à peigner la girafe?... Qu'est-ce que vous foutez encore là?!... En plus, 'y a quelque chose qui pue affreusement, comme un relent de pute. Seule ma bourgeoise pue pareillement. *(Il entre dans le troquet.)*

LA RELIGIEUSE: Pas possible, il nous a prises pour des putes!...

LA PUTE: Et alors? Pour les keums, toutes les gonzesses sont des putes, sauf leurs mères... Que veux-tu? Il est con... *(LA RELIGIEUSE se lève et reprend l'accordéon.)* T'occupe, ma biche, viens plutôt que je te paye une bière.

LA RELIGIEUSE: Je ne bois pas d'alcool.

LA PUTE: Moi, si. Toi, alors, je te prends une eau plate, tu la diras bénite... Allons boire parce qu'il existe encore des mers, des navires et les longs mois qui les remplissent... avec beaucoup d'écume. Une bière bien écumante donc...

(LA RELIGIEUSE et LA PUTE se dirigent vers le troquet de la gare, qui s'appelle „Aux trains perdus“. Elles y retrouvent LE POLITICIEN, LE JEUNE HOMME, LE CHEF, LA PAYSANNE et autres VOYAGEURS qui devisent tranquillement devant leurs verres. LA RELIGIEUSE et LA PUTE s'assoient à une table.)

LE POLITICIEN: T'a eu vraiment une belle leçon de vie politique, mon gars. Issue de la

meilleure souche, c'est-à-dire de moi... T'es déjà mûr maintenant. Un bon soldat au service de la gare, quoi! À la tienne!

LE JEUNE HOMME: À la bonne vôtre!

LE POLITICIEN: Bravo, bravo!... Ouais... Qu'il est bon de ne rien foutre... Et ça, le plus lentement possible... Et s'il se trouve, en se faisant payer en plus.

LE JEUNE HOMME: La belle vie, quoi... Un train part, un autre arrive; si tu le loupes, tu t'en fiches.

LE POLITICIEN: Tu peux aller partout. Mais du moment où tu restes, t'auras jamais à y revenir. Tu n'as aucune espèce de ticket, sinon pour nulle part, donc c'est toujours mieux d'attendre... Tu peux louper tous les trains du monde, c'est pareil... Tu vois comme tu as pigé vite?

LE JEUNE HOMME: Et s'il se trouve, en se faisant payer en plus... Je voudrais boire quelque chose, j'ai soif... Dites, vous me faites l'honneur de m'offrir un verre?...

LE POLITICIEN: L'honneur est pour les cons. Ai-je l'air d'un con, moi?... Je suis futé-né... Tu sais pourquoi les bébés crient quand ils viennent au monde?

LE JEUNE HOMME: Parce que la sage-femme leur tape sur le cul.

LE POLITICIEN: Que nenni. Ils chialent de rage. Parce qu'ils étaient mieux dans le ventre de leur mère, quoi: bouffe à gogo, repos et tout... De rage, qu'ils se mettent à chialer, pour avoir atterri dans ce putain de monde... Moi j'ai pas chialé du tout. J'ai tout de suite pigé de quoi il retourne ici-bas... Je t'ai déjà dit que je suis futé-né, non? Or, seuls les connards chialent.

LE JEUNE HOMME: De temps en temps, je pleurais aussi. Je ne pouvais pas me contenir. Je voyais quelqu'un aller mal, j'apprenais qu'un autre était tombé malade, à la télé on disait que le peuple était souffrant, alors je pleurais, oui...

LE POLITICIEN: À ce train-là, t'en avais pour pas demain, filleul. T'es vraiment con. L'un des plus noirs que j'aie jamais vus... Mou comme une bouse à peine chiée. Ça ne sert à rien d'être si con et chialer pour des bagatelles. Sois fortiche, merde! T'es pas venu au monde pour pleurnicher, non?... Sois plus futé, mec... T'as l'air d'un démobilisé de 14-18 qui vient d'égarer quelque part son bâton de maréchal... Non, tu recommences maintenant?! C'est carrément la gerbe!

LE JEUNE HOMME: Ca c'était avant... Maintenant j'ai loupé le train...

LE POLITICIEN: La belle affaire! Tout le monde ici a loupé son train. Et quel est le problo?... Aucun. C'est pour ça que les trains existent, pour pas cesser d'arriver l'un après l'autre... Tiens, je t'offre un demi-canon. Me prends pas pour un con, pourtant.

LE JEUNE HOMME: Jamais de la vie...

LE POLITICIEN: Garçon, amène-lui un demi-canon s'il te plaît. Un demi, j'ai dit...
(*S'adressant au JEUNE HOMME.*) Vise-moi cette bande de caves: ils se défoncent aux saucisses, au pinard, se marrent comme pas possible... Tu dois faire pareil, t'en foutre des trains, loupés ou pas. Sois plus intelligent que ça, putain! Chez nous, loucher les trains est une fierté nationale... (*Le garçon apporte le demi-canon demandé.*) Allez, bois. Santé!

LE JEUNE HOMME: Pourvu que la santé ne nous loupe pas, elle, car les trains ne nous manquent point.

LE POLITICIEN: C'est ça, bravo!... T'as vu ce mec? Là! (*Il s'écrie à l'intention du CHEF.*) Hé, chef! Chef! Ça va?... Tout va bien?

LE CHEF: Quand ça ne va pas trop mal, ça va plutôt bien, ouais... Du reste, je les ferai tous trimer à mort, croyez-moi.

LE POLITICIEN (*s'adressant au JEUNE HOMME*): Tu sais qui c'est?... T'en sais que dalle. S'il n'avait pas manqué le train, on l'aurait bombardé je ne sais quel grand manitou quelque part... Comme ça, c'est moi qui l'ai fait chef sur cette gare. Comme surveillant, il n'a pas son pareil: le seul qui promette, aussi l'ai-je pris sous ma protection... Maintenant il n'a aucun souci... Il attend et passe son temps à mener les poules pisser... (*Surgissent en scène les groupes d'AVEUGLES et de SOURDS, qui vont et viennent partout et dérangent manifestement tout le monde.*) Hé, doucement, abrutis, vous renversez les tables! Bande d'enfoirés!... (*S'adressant au CHEF.*) Décide-toi à faire quelque chose et vire-moi ce troupeau, merde! On peut plus attendre tranquillement son train...

LE JEUNE HOMME: Peut-être ont-ils manqué le leur aussi...

LE POLITICIEN: Qu'ils aillent se faire voir ailleurs, ça leur est égal de toute manière. Qu'ils soient en train ou en gare, pour eux c'est pareil. Ils ne voient que pour se goinfrer et n'entendent qu'en dormant...

LE CHEF: Qu'est-ce que vous foutez là?! (*LES AVEUGLES et LES SOURDS l'ignorent complètement.*)

LE POLITICIEN (*s'adressant au CHEF*): Fais quelque chose, merde! Impose-toi, ne reste pas les bras croisés!... (*LES SOURDS et LES AVEUGLES s'en vont d'eux-mêmes. L'ambiance se détend. LE POLITICIEN au JEUNE HOMME.*) Tu vois comme il est nul? Qui l'aurait fait grand chef, alors?... En plus, il dit qu'il a loupé son train... S'il m'obéit, il aura peut-être encore une chance... Allons boire, ça m'a fait sortir de mes

gonds... À la tienne!

LE JEUNE HOMME: À la vôtre! Moi ils m'ont fait plutôt pitié...

LE POLITICIEN: Sois pas con, je t'ai prévenu... Tiens, voilà encore cette nana avec son accordéon... La nonne... Elle tape son clavier à longueur de journée. Si tu lui poses des questions, elle te racontera des bobards pas possibles, comme quoi elle serait devenue une grande soliste du violon, pas de l'accordéon, et aurait bu tout le champagne du monde... (*S'adressant à LA RELIGIEUSE.*) Bravo, ma petite, bravo... Tu veux boire quelque chose?

LA RELIGIEUSE: Je ne bois pas d'alcool.

LE POLITICIEN: Garçon, un peu d'eau bénite pour notre artiste, s'il te plaît. C'est moi qui la lui offre. (*S'adressant au JEUNE HOMME.*) Elle fait la manche, se signe à tout bout de champ et attend que Celui qui se trouve sur la croix descende sur le quai de la gare. Comme s'il arrivait quand elle voudrait, elle. Il est déjà venu une fois et ça Lui a suffi... Vise-moi l'autre, aussi. Celle à gros nichons, fardée à mort, que l'on dirait crépie plus que les murs de la gare, quoi... Essaie un peu de lui tirer les vers du nez et tu verras ce qu'elle te racontera... Institutrice, qu'elle serait devenue... Mais elle a loupé son train. Tu peux gober ça, toi? (*S'adressant à LA PUTE.*) C'est combien aujourd'hui, ma poule?

LA PUTE: Cent balles, mais les gros bonnets ont droit à une réduction.

LE POLITICIEN (*à part*): Tu peux attendre mon fric jusqu'à nouvel ordre. (*S'adressant au JEUNE HOMME.*) Tu vois? Ça n'a aucune espèce d'importance qu'elle ait manqué son train ou pas. C'est moi qui te le dis, fiston... Regarde-moi tous ces bons à rien et tu liras leurs histoires comme dans un livre ouvert... (*Montrant du doigt LA PAYSANNE.*) Tu vois cette pedzouille avec sa besace?... Elle court toute la journée les quais et demande aux voyageurs s'ils n'ont pas vu ses fils qui ont quitté la campagne pour la ville depuis belle lurette... Hé, mémère, mémère!...

LA PAYSANNE: Oui, m'sieur. Vous avez des nouvelles?

LE POLITICIEN: Oh que non, mémé... (*S'adressant au JEUNE HOMME.*) Pouvons-nous ouvrir dans la gare un bureau pour les personnes perdues, les générations perdues?... Ce n'est qu'une petite gare, mais elle tient à sa face. Nous avons d'autres chats à fouetter, pour tout dire. Tu sais pourquoi j'aime ce bon p'tit resto? Parce que je m'y tiens relax, je regarde, j'écoute et c'est comme si je voyais toute l'histoire de notre peuple s'y dérouler en raccourci. Quelle grande nation, mon p'tit! Vaillante, résistante et tout... Ça et là, 'y a encore un ou deux pleurnicheurs, comme toi, mais, pour le reste, que des gens endurants. Et l'on sait, dans une gare l'endurance est une qualité essentielle. Chez nous,

ou bien les passagers, ou bien les trains sont en retard... Ça tient du destin... C'est pourquoi j'aime notre peuple: il a compris que, même en prenant tous les trains du monde, on arrive toujours dans une gare. Il est beaucoup mieux donc de ne pas s'en préoccuper trop. Plutôt que de partir quelque part, mieux vaut attendre pour aller nulle part... Nous sommes un peuple né dans la salle d'attente!

LE JEUNE HOMME: Et alors qu'est qu'on fait „Aux trains perdus“?

LE POLITICIEN: On y est venu because on a eu soif. Faim, aussi. Pourquoi pas? On reste là à tailler une bavette entre nous, à rigoler... À la tienne! Bois et marre-toi. Jouis de notre petite gare, comme dit la chanson. (*S'adressant à LA RELIGIEUSE.*) Dis, filleule, tu la connais? Celle qui célèbre „notre petite gare“... Non? Ça te dit pas? Ce que tu peux être nulle!... (*S'adressant au JEUNE HOMME.*) T'vois, c'est pas à cause du train. Décidément, le Champagne n'est pas pour tout le monde... (*Quelques AUROLACS arrivent qui se mettent à demander de l'argent d'une table à l'autre.*)

L'AUROLAC: Quelques sous, s'il vous plaît, mon bon M'sieur...

LE POLITICIEN: Foutez le camp, sales mômes!

L'AUROLAC: Quelques sous, s'il vous plaît...

LE POLITICIEN: Dehors, crades que vous êtes!

L'AUROLAC: S'il vous plaît. M'sieur...

LE POLITICIEN: Dégagez ou vous aurez mon pied au cul tout de go!... (*S'adressant au JEUNE HOMME.*) Soldat, matraque-moi ces petites loques!... Qu'est-ce que t'attends? Tu rechignes à la besogne?!...

LE JEUNE HOMME: Allez, les enfants, partez. (*LES AUROLACS continuent leur manège.*)

LE POLITICIEN (*s'adressant aux AUROLACS*): Disparaissez ou je vous casse la gueule!... (*Il se lève de sa chaise et essaye de les frapper. LES AUROLACS prennent sa fuite.*) Salingues!... (*Au JEUNE HOMME.*) Qu'est-ce que je te disais tout à l'heure? Tu n'aurais pas gagné le moindre combat que ce fût... T'es qu'un pov' mickey. Si t'avais eu la fougue d'un général, t'aurais sorti les armes et assuré sec... C'est exactement ça ce que je n'aime surtout pas chez vous autres... Vous accusez les trains, alors que, en réalité... Bon, va, à la tienne!... Mais si tu ne m'obéis pas, tu seras sentinelle à la salle d'attente ou de faction au bout du quai jusqu'aux calendes grecques... Ceci étant dit, maintenant je dois aller pisser, Messieurs-dames, la pression se fait trop sentir. (*Il se lève en chantant.*) Dites-moi des paroles douces Sans plus vous rouler les pouces...

(*LE POLITICIEN se dirige vers les toilettes, entre et se perd parmi les hommes qui se trouvent devant les lavabos, dans des positions adéquates. La conversation a lieu*

entre des personnages dont l'identité est difficile à préciser, à la cantonade.)

- Quelles sont les jouissances que peut avoir l'homme, hein?
- Celles qu'il peut s'offrir, quoi!
- Pisser, baiser...
- La vie est dure sans picoler, les gars... Cinq chopes, que je me suis tapées.
- À d'autres!
- Parole d'honneur... J'en aurais bu encore, mais j'ai dû pisser coûte que coûte...
- ...et goutte par goutte.
- Écouter de la zizique... Lire...
- Hé, l'intello, surveille ton tir, tu m'éclabousses.
- Voyager...
- Quand c'est par nécessité, c'est plus une jouissance. Moi, par exemple, je m'en vais assister à un requiem dans la famille.
- *Sit sibi terra levis.*
- Moi, à des noces...
- Toi, même, qu'est-ce que tu cherches là? T'as fait une fugue ou quoi?
- Je vais chez mémé.
- T'es pas le Petit Chaperon Rouge, par hasard?...
- Fiche-lui la paix. Va ton chemin, petit.
- Quelle puanteur! À gerber.
- C'est ainsi que pue l'homme au-dedans.
- Sale animal. À l'extérieur parfumé, à l'intérieur chié... Mec, arrête, tu vas sauter en l'air, le cul le premier.
- Quoiqu'on bouffe très peu, on chie toujours beaucoup, remarquez.
- Bien malin, l'inventeur des chiottes, n'est-ce pas? Bon travail... Il a mis en ordre la merde du monde.
- Je t'ai déjà dit de surveiller ton tir, connard, mes pompes sont fraîchement cirées.
- T'as déjà vu une ligne parfaitement droite, toi?... Eh bien, ça n'existe tout simplement pas.
- Fais gaffe... Les rails sont droits, par exemple.
- La vraie droite est comme la pisse du boeuf... Sinueuse... Pigé?

(Surgit LE CHEF.)

LE CHEF: Qu'est-ce que vous foutez là?

– Si nous tournons vers toi pour te montrer, tu vas te fâcher. Tire-toi vite, plutôt...

LE CHEF: Tu parles trop. T'arrête pas, continue!

- Ben alors je tourne... (*LE CHEF sort, précipité.*)
- On se dirait à la montagne, près d'une chute d'eau...
- (*Quelqu'un regarde à travers un trou dans le mur.*)
- Qu'est-ce qu'il zieute, çui-là? Arrête, vicieux, tu risques d'avoir les paumes moites illico...
Tu vois quoi, en fait, un cul de meuf?
- Tous les culs sont pareils. Tu veux voir le mien, tant qu'on y est?... Fais pas la sourde oreille, mon grand... Qu'est-ce qu'on trouve de particulier, je me demande, aux fesses des dames, hein?... Vous ne voulez pas voir mon joli trouduc?
- Barre-toi, ou je te casse la gueule!
- Ca va pas, non? Je plaisantais, mec...
- Va te faire enculer ailleurs, sale pédé!
- Ils sont de plus en plus nombreux, ceux-là.
- 'Y' a que des fêlés partout, je vous assure... Tu les regardes et tu peux pas dire ce qu'ils sont, en fait...
- Quel bordel de merde, ce monde!
- Où est-ce que j'ai bien pu la mettre?... Ca alors...
- Que cherches-tu, mon pote?
- Que je meure si je ne l'avais pas sur moi... Je la sens encore me pendre quelque part. Voilà pourquoi il n'est pas indiqué de verser de l'eau dans le vin – ça ne fait qu'augmenter la pression...
- Ouvre ta braguette, connard, et tu vas la retrouver.
- T'es sûr?... Si, t'as raison. Je savais qu'elle devait être par là. La voilà!... Place, s'il vous plaît!... Je jure que je ne boirai de l'eau plus jamais de la vie... L'eau, c'est bon pour l'agriculture. Et pour la pluie... Pareil... Ce que je vois me fait chier... Ce que j'entends me fait gerber...

(Surgissent LES SOURDS et LES AVEUGLES en trépignant, qui occultent l'image des lavabos. La scène s'obscurcit. Une faible lumière tombe sur les salles d'attente I-ère et II-ème classes. Dans la salle d'attente II-ème classe se tassent LE JEUNE HOMME, LA RELIGIEUSE, LA PAYSANNE et LES SOURDS. Dans la salle d'attente I-ère classe sommeille LE POLITICIEN. Sur le quai apparaît LA PUTE, ennuyée et fatiguée. Elle allume une cigarette et regarde avec mépris la salle d'attente II-ème classe.)

LA PUTE: Vous dormez comme des charognes. Vous puez la sueur... Sales cons... Vous n'avez laissé aucune place. Vous vous tenez tassés les uns contre les autres comme les

animaux de boucherie qu'on mène à l'abattoir... Et moi alors, j'ai pas bossé, je suis pas crevée, moi aussi?... Tiens, mon bas a filé... *(Elle sort son poudrier et se refait le maquillage en se regardant dans le miroir de celui-ci.)* Prends soin de toi, fillette, autrement tu passeras bientôt à la retraite. Tes usagers vont prétendre que t'es déjà fanée et que tu dois baisser le prix en conséquence, ces salopards... *(Elle ferme le poudrier et se met à compter son argent. Surgit LE CHEF.)*

LE CHEF: Qu'est-ce que tu fous là?... T'as pris encore un break? Pourquoi tu ne bosses pas?

LA PUTE: Va te faire enculer!

LE CHEF: Ta gueule!... Qu'est-ce que tu manigances dans les parages?

LA PUTE: Fiche-moi la paix, veux-tu? Je plane complet et je n'ai aucune envie de te voir...

LE CHEF: Comment ç'a marché?

LA PUTE: Si tu m'interromps, je ne pourrai jamais compter jusqu'à la fin. Motus, sinon...

LE CHEF: Combien t'as ramassé?

LA PUTE: Pas de quoi s'en réjouir. Ils sont tous chiches et se traînent l'estomac dans les talons, ces branleurs. Le monde va à reculons et nous avec!

LE CHEF: Et mon dû alors?

LA PUTE: Je t'ai dit que chuis tout chose. C'est pas du tal, ça. C'est la faillite pour très bientôt.

LE CHEF: Mon pourcentage, alors?...

LA PUTE: Vu les encaissements, l'impôt restera pour une autre fois, mon grand... Pourquoi tu me regardes comme ça? Ai-je tellement changé d'aspect? *(Elle sort encore une fois son poudrier et se refait sommairement le maquillage.)*

LE CHEF: Rends-moi mon dû et arrête de raconter n'importe quoi. Est-ce bien clair?

LA PUTE: Tu vois pas qu'y en a pas pour deux, tête de con? J'ai des investissements à faire, moi, en plus. 'Faut que je me tape des culottes à dentelles, car les connards en ont vu des comme ça à la télé et ils en réclament. Si t'en as pas, ils vont ailleurs, c'est la concurrence, quoi... Puis il me faut de l'eau de toilette, du vernis d'ongles... C'est comme pour une usine qui consomme pas mal... Tiens, mon bas a déjà filé... J'ai aussi besoin d'une révision chez le toubib et le traitement n'est pas donné, tu sais? Parce qu'on est dans une gare quand même, pas à Nice... Le degré de risque est élevé. Tous les cradingues y passent, quoi... Je dois aussi investir dans la pub, car derrière moi se pressent en foule des gamines flambant neuves et vachement affamées... Alors, t'vois, le profit est quasi-nul et doit être re-investi d'urgence. Des capotes goût fruité, du savon, des déodorants, car le client a l'odorat sensible et te flaire partout... Et puis, je dois

mettre quelque chose de côté aussi, vu que dans ce métier on sait jamais quand on sort du jeu. Le temps est comme une bête sauvage, il ne pardonne pas, t'ois? Or, tu connais quelqu'un disposé à me payer la retraite, dis?... Laisse béton tes simagrées par conséquent, t'auras peut-être demain quelque chose. De ce qui rentrera demain, je veux dire. Prie plutôt pour que passent quelques investisseurs dans le coin, afin que tu touches ton dû.

LE CHEF: D'ac, je passe l'éponge, mais pour demain tu n'as aucune excuse. Tiens-le toi pour dit... Va, au boulot! *(Il s'éloigne en direction de la salle d'attente II-ème classe.)*

LA PUTE: Va te faire voir!... Laisse-les dormir, sois pas con!

LE CHEF: Qu'est-ce que vous foutez là?!... Vous roupillez?... *(Personne ne lui accorde la moindre attention.)* Hé, vous m'entendez, bande de fainéants? 'Z-avez abandonné le boulot?... Vous avez pris toutes les places...

(Voyant que personne ne l'écoute et qu'il ne trouve nulle place, il sort et s'assoit finalement sur un siège dans la salle d'attente I-ère classe.)

LA PUTE: Fumier!... Hé, les sourds, allez-vous cessez de ronfler, oui ou merde?... *(Coup d'oeil dans le miroir de son poudrier.)* Eh oui, des gamines flambant neuves arrivent et... Sacrées petites putes... Vu le creux qu'elles ont dans l'estomac, elle se font sauter pour rien. Aucun tarif, aucune discipline de travail non plus. Elles cassent les prix avec leurs nichons durs, avec leurs p'tits culs bien ronds... Salement agaçantes... Mais je ne me laisserai pas faire, coûte que coûte...

(LES AVEUGLES font irruption dans la salle d'attente II-ème classe. Ils s'étendent un peu partout, au hasard, bousculant tout le monde. On entend des coups de voix, des protestations.)

LA PUTE: Calmez-vous, merde! Vous ne voyez donc pas qu'il n'y a plus de place?...

Regardez-les-moi, quels yeux écarquillés et vides... C'est à vous donner le frisson... *(Dans la salle d'attente II-ème classe l'agitation se poursuit de plus belle. Une lutte acharnée pour gagner des places se déclenche. On entend des cris, des jurons.)*

LE JEUNE HOMME: Arrêtez, les gars, il n'y a plus de place libre. Que les derniers venus s'en aillent! *(LES AVEUGLES protestent.)* Allez donc dormir sur les quais!

LA PAYSANNE: Faites gaffe, 'y a des femmes ici. Arrêtez de nous bousculer!

LA RELIGIEUSE: Ôte tes pieds de là, tu vas me casser l'accordéon!

LE JEUNE HOMME: Tu crois que je ne peux pas cogner, moi aussi?

LA RELIGIEUSE: Bonnes gens, bonnes gens!... Aide-nous, Seigneur!

LA PAYSANNE: Fiston, tu me renverses... Bouge pas, tu m'étouffes!

LA PUTE: Arrêtez ce bordel, merde! Allez voir du côté de la I-ère classe, là 'y a assez de place.

(La bousculade se calme. Tous sortent et regardent vers la salle d'attente I-ère classe).

LE JEUNE HOMME: Mais c'est pas juste, ça. Les uns se dorlotent à l'aise, pendant que nous, nous nous tassons les uns contre les autres à en rendre l'âme.

LA PUTE: Si vous êtes cons, tant pis pour vous.

LE JEUNE HOMME: On n'a fait que respecter les règles. Est-ce pour ça qu'on est cons? Mais à présent on se doit de changer la loi. *(Sur ce, LE POLITICIEN et LE CHEF se réveillent et voient l'agitation du quai.)*

LA PUTE: Tous ceux qui ont fait cette loi à la con, je les emmerde! Nous autres, qui peinons toute la journée dans la gare, on nous prive de tout confort c'est pas possible! Soldat, jeune homme, aux armes! C'est un moment historique... Bonnes gens, réveillez-vous de votre lourd sommeil, debout!...

(Les haut-parleurs diffusent de la musique dite „patriotique“.)

LE JEUNE HOMME *(s'adressant à LA RELIGIEUSE)*: Tout le monde chante avec nous! Toi, la nonne, file-nous un truc révolutionnaire, qu'on sente notre sang se rebeller et ne faire qu'un tour! *(LA RELIGIEUSE se met à jouer une aire sautillante. LE JEUNE HOMME se couvre le chef d'un képi.)* Citoyens, l'heure de la libération est arrivée. Nous sommes tous ensemble, nous sommes forts... *(S'adressant à un SOURD.)* Frère, souviens-toi que tu existes!... *(S'adressant à LA PUTE.)* Soeur, pense à l'avenir de tes enfants!

LA PUTE: Fichtre! Il ne me manquait que ça!

LE JEUNE HOMME *(s'adressant aux AVEUGLES)*: Regardez droit devant vous!... *(S'adressant aux SOURDS.)* Prêtez l'oreille au bruit et à la fureur de l'histoire!... *(S'adressant à LA PAYSANNE.)* Maman! *(Il l'embrasse.)*

LA PAYSANNE: Fiche-moi la paix, t'es pas mon fils.

LE JEUNE HOMME *(s'adressant aux AUROLACS qui sortent des égouts)*: Voilà nos espoirs!...

(Pendant ce temps, LE POLITICIEN et LE CHEF se barricadent dans la salle d'attente I-ère classe.)

LA PUTE: Venez lutter pour notre droit au sommeil! Le jour de gloire est proche!...

LE JEUNE HOMME: Regardez ces enfants... Notre avenir!... Bravo, Gavroche, bravo!... *(Il attrape un AUROLAC et l'embrasse.)* Au combat!

(Tous se précipitent vers la porte d'entrée de la salle d'attente I-ère classe. Après une brève résistance à vaincre, ils réussissent à passer. À l'intérieur se déclenche une lutte acharnée pour les sièges. Sur le quai apparaît LE VIEILLARD, qui regarde la bagarre. On entend de plus en plus fort le bruit d'un train qui se rapproche. Le sifflement de la locomotive est si perçant qu'on dirait que le train passe juste devant la scène, puis il diminue d'intensité comme si le train s'éloignait. Un instant, tous les personnages se sont arrêtés pour écouter le sifflement de la locomotive.)

LE VIEILLARD: Encore... Chaque fois qu'ils se rappellent qui ils sont, ça les prend comme ça. *(Il s'assoit sur un banc et se met à frotter des allumettes, l'une après l'autre. Pendant ce temps, LE POLITICIEN réussit à se frayer un passage hors de la cohue. Il ôte son veston, met un pull et revient dans la salle d'attente I-ère classe.)*

LE POLITICIEN: Frères, on a vaincu! *(Dans la salle d'attente I-ère classe, les choses paraissent s'être calmées. Debout sur un siège, LE POLITICIEN tient des discours: il gesticule, il s'enflamme jusqu'à ce que, un par un, tous ceux qui s'étaient précipités là-bas tout à l'heure reviennent dans la salle d'attente II-ème classe, où ils amènent quelque objet en des morceaux d'étoffe arrachés aux sièges de la I-ère classe.)*

LE POLITICIEN: La victoire est à nous! *(S'adressant au JEUNE HOMME.)* L'armée est avec nous!

LE JEUNE HOMME: Maintenant, ça va... Il est mieux de voter pour déterminer le droit de chacun d'être là-bas ou ici. Justice a été faite!... Y a-t-il des blessés?

LA RELIGIEUSE *(soutenant un AVEUGLE)*: Il a une hémorragie nasale, celui-ci.

LE POLITICIEN: Nous apprendrons la vérité, je vous le promets! Vous êtes tous des héros! Nous vous aimons! Nous vous rendons toute l'honneur qui vous est due!

LE JEUNE HOMME: Victoire!... Quelle saveur a le moment où l'on a vaincu!

LE POLITICIEN: Vous allez occuper des places importantes... Vous le méritez pleinement. Vous l'avez prouvé.

LE JEUNE HOMME: Je me sens devenir mûr. Victoire!

LE POLITICIEN: Désormais, les jeunes auront une réduction sur les prix des tickets de train, pour n'importe quelle destination. Afin qu'ils puissent voir le monde et acquérir de l'expérience. C'est vous notre chance, notre salut.

LA RELIGIEUSE: Le salut nous viendra de celui qui est, de celui qui était, de celui qui arrive... *(Les haut-parleurs émettent des voix, des ordres mêlés à des signaux sonores.)*

LE POLITICIEN: Oui, il viendra et trouvera notre gare plus propre. Une gare sainte... Nous serons sauvés. L'immortalité de l'âme est une découverte bien plus grande que celle de

la poudre à canon. Oui, filleuls, si vous le voulez, vous serez sauvés.

LE JEUNE HOMME: Ç'a été une belle bagarre quand même, n'est-ce pas? C'est toujours la tactique qui l'emporte.

LE POLITICIEN: La place d'honneur pour ceux qui montent la garde sur les quais de la gare! Bravo!... Honneur à vous!

LA RELIGIEUSE: Qu'est-ce que vous voulez que je vous joue?... Ça vous plaît, ça? *(Elle essaye divers thèmes mélodiques.)*

LA PAYSANNE: Protège-moi, Seigneur, mais quel tapage dans la ville!

LE POLITICIEN: Sois fière de tes fils, mémé.

LA PAYSANNE: Que Dieu les protège, eux aussi, où qu'ils soient. Moi je les ai cherches tant que j'ai pu... Ils se sont probablement perdus sur les boulevards et dans les quartiers de HLM.

LA RELIGIEUSE: Ça vous plaît, ça?

LA PUTE: C'est bon, ma biche, vas-y sans discontinuer. Tiens, je me suis accroché l'autre bas aussi. Que le diable vous emporte avec votre violence et tout! Vous avez fait un tabac dingue, espèces de fêlés. Ça alors, j'ai perdu un bouton aussi!

(LES AUROLACS se retirent, en tapinois, avec ce qu'ils ont pu choper, dans leurs égouts.)

LE POLITICIEN: Bravo, les mômes! Regardez, bonnes gens, comme nos enfants grandissent... Notre avenir radieux, l'homme nouveau. *(LES AVEUGLES et LES SOURDS, beaucoup plus disciplinés, s'assoient par terre dans la salle d'attente II-ème classe. LE POLITICIEN et LE CHEF s'arrêtent sur le pas de la porte comme des hôtes qui auraient reconduit leurs invités.)* Bravo, mes enfants, bravo! Nous avons besoin de paix sociale, de tranquillité... Bravo! Voilà pourquoi tout le monde nous vante les mérites. Comme quoi nous sommes patients et compréhensifs. Un peuple sage... *(S'adressant aux AVEUGLES, et puis aux SOURDS.)* Vous allez recevoir gratuitement des tickets pour visiter les beautés du pays, alors que vous autres vous aurez des billets pour le concert de Michael Jackson... Bravo, mes enfants!... Nous l'appellerons comme vous voulez, soit Notre Gare Libre, pourquoi pas?... Et il n'y aura plus de tickets de gare... Bravo!... Dormez en paix, les lendemains seront encore meilleurs... Bravo... Faisons en sorte que notre gare fleurisse!

LE CHEF: Dormez maintenant, mais demain vous payerez une taxe supplémentaire pour les dégâts et le boucan que vous vous êtes payés hier. Me suis-je bien fait comprendre?

LE POLITICIEN: Laisse, cher ami, maintenant ils sont à bout... Bravo, mes enfants, bravo!

Faites de beaux rêves... Quel peuple sage...

(On entend les premiers ronflements. Les haut-parleurs reprennent, plus bas, les derniers mots du POLITICIEN. Au-dessus des quais passent des lueurs intermittentes.

LE POLITICIEN et LE CHEF reviennent vers la salle d'attente I-ère classe.)

LE POLITICIEN: Ne les brusque pas comme ça, mec, dans de tels moments.

LE CHEF: Qu'ils aillent se la faire mettre! Je vous jure qu'ils payeront en plus... N'était-ce que pour nous avoir importunés...

LE POLITICIEN: Demain... Maintenant, laisse-les rêver... Ça va les occuper un certain temps. N'oublie pas de changer les nombres des quais – non plus de gauche à droite, mais de droite à gauche. Ils en seront ravis... Tu passes un peu le balai. Tu changes une ampoule. Tu ouvres une boutique nouvelle et tu fais venir quelques télévisions couleur... Qu'ils ne disent surtout pas qu'il n'y a pas eu de changement.

LE CHEF: Pourquoi vous leur avez promis ce truc avec la Gare Libre? Autant leur dire alors qu' „il n'y aura plus aucune génération de sacrifiée“... Vous savez qu'ils en raffolent. De toute manière, ils n'ont pas deux vies pour vérifier.

LE POLITICIEN: Sois pas con, mec... Fais semblant de te sacrifier, toi!... Fais-leur ce petit plaisir. Laisse-les dire un jour ou deux la Gare Libre, car, dans le temps, c'est toujours Gare, tout court, qu'il sera plus simple de dire. Ah, la vache!... J'ai oublié!... Ah, ça... J'ai oublié de leur dire que LES AVEUGLES sont libres d'être SOURDS, et LES SOURDS, AVEUGLES...

(LA PUTE sort de la salle d'attente II-ème classe.)

LA PUTE: Ils puent la transpiration à te faire gerber. Moi chuis délicate... *(S'adressant au POLITICIEN.)* Sensible comme tout... Vous auriez du feu, s'il vous plaît?

LE POLITICIEN: Bien sûr... *(Il lui allume la cigarette. À mi-voix, au CHEF.)* Va voir ce qu'il en est du connard qui nous biglait et cherche-moi ailleurs si j'y suis, j'ai des choses à faire... *(S'adressant au VIEILLARD.)* Tu croyais suffisant de leur inculquer l'idée qu'ils pourraient se libérer? Écoute-moi bien, pépère, toute révolte est un poids supplémentaire à porter. En dépit de ton effort, tu peux pas les faire s'évader hors de leur destinée. *(Riant.)* T'as vu comme ils sont sages, des enfants dociles, quoi! *(S'adressant à LA PUTE.)* Je vous en prie, chère madame. Il y a des places à la I-ère classe. La vôtre est là.

LA PUTE: Ce qu'elle peut être excitante, la lutte des classes!

(LE POLITICIEN et LA PUTE entrent dans la salle d'attente I-ère classe, où la lumière s'éteint peu après.)

LE CHEF (*s'adressant au VIEILLARD*): Pourquoi t'es resté là? Qu'est-ce que tu regardes?

LE VIEILLARD: Les trains. Arriver. Partir.

LE CHEF: Qu'est-ce que ç'a été ce bruit? Les rails ont grincé comme si un train avait déraillé!

LE VIEILLARD: Les rails sont bons. Et sans fin...

LE CHEF: Tu ferais mieux de t'occuper de tes aiguillages, des signaux, pour le reste, nous nous en chargeons. Ça suffit!... Mêlé-toi de tes affaires!

LE VIEILLARD: D'aucuns disaient qu'il est en retard, d'autres qu'il est déjà parti... D'autres encore qu'il ne viendrait plus...

LE CHEF: Ça suffit, que je te dis! Tu parles trop... T'as vu quelque chose d'inhabituel?

LE VIEILLARD: Si ç'avait été pour la première fois, je dirais que oui... Des choses comme on voit dans une gare...

LE CHEF: Tu vois et entends un peu trop, m'est avis... En plus, tu en parles. Maintenant t'es-tu convaincu que tout est en vain? Cesse donc de nous mettre au défi, vioque, c'est sans lendemain. Ton truc c'est de garder la voie ferrée... et c'est déjà trop pour toi. Qui a encore vu un homme fini garder l'infini des rails?... Qui peut veiller l'infini?... Mêlé-toi donc de tes affaires!

(LE CHEF quitte la scène, pendant que LE VIEILLARD s'assoit sur les rails, au bout du quai. La gare dort. On entend des respirations amples, telles celles des gens qui dorment d'un sommeil profond. Comme dans un rêve, de l'obscurité se mettent à s'arracher et à sortir, tour à tour, les personnages, mais costumés différemment. Tout d'abord apparaît, avec des mouvements lents, LA RELIGIEUSE qui se met à jouer du violon. Ensuite, de la salle d'attente I-ère classe sort LA PUTE, habillée en jeune mariée, alors que de la salle d'attente II-ème classe sort LE JEUNE HOMME, en uniforme d'officier. Ils se rencontrent sur le devant du quai et se mettent à danser. LE CHEF arrive tiré aux quatre épingles. LA PAYSANNE, sortie au-devant du quai, y est accueillie par trois AUROLACS qui sortent des égouts habillés en écoliers. LES SOURDS et LES AVEUGLES se promènent comme des gens normaux. LE POLITICIEN sort de la salle d'attente I-ère classe en portant un cadre de tableau à travers lequel on le voit solennel et figé. LE VIEILLARD se lève et avance le long du quai, disparaissant dans la vapeur des locomotives. LA RELIGIEUSE regarde dans le lointain.)

LA RELIGIEUSE: Combien de temps Tu me cacheras encore Ton visage?... On dit de Toi que Tu vis, mais Tu es bien mort. Je connais Tes faits: Tu n'es ni froid, ni chaud... *(Elle ouvre les bras comme pour une étreinte.)* Celui qui s'écroule ne tend-il ses bras, lui

aussi? Est-ce par désespoir, est-ce appel ou simple étreinte?... Viens voir, car le temps est proche... Viens voir...

ACTE II

La même gare. Sur un quai, LE VIEILLARD frappe à coups de marteau quelques essieux rouillés. Sur un banc se tient assise LA RELIGIEUSE.

LA RELIGIEUSE: Il va faire sécher jusqu'à la dernière larme de leurs yeux...

LE VIEILLARD: Qui pleure de nos jours encore au vu et au su de tous, ma soeur?

LA RELIGIEUSE: Et il va briser le silence de leurs oreilles...

(Entre en scène LA PAYSANNE.)

LE VIEILLARD: Tu es trop jeune, ma foi... Qui a des oreilles pour entendre écoute ce qu'il dit. Les autres... Tu entends les trains? On dit que dans les grandes gares sept trains arrivent du même coup et autant en partent... Mais moi je ne crois pas.

LA PAYSANNE: Moi non plus je ne crois pas.

LE VIEILLARD: Mais où veux-tu aller?

LA PAYSANNE: Chez mes fils. Les avez-vous vus, rencontrés quelque part?... Pourquoi vous frappez les roues à coups de marteau?

LE VIEILLARD: Je les mets à l'épreuve. 'Faut bien qu'elles résistent... Et que les gens voient qu'elles sont solides et qu'ils n'ont rien à craindre... T'entends comme elles résonnent?... Les gens arrivent alors rassurés et montent dans les trains.

LA RELIGIEUSE: Comme lorsqu'ils entendent les cloches du monastère. Ça chasse les démons et les gens peuvent venir à la messe sans crainte.

LE VIEILLARD *(s'adressant à LA PAYSANNE)*: Elle est jeune... Elle croit que tout est à Son image à Lui.

LA RELIGIEUSE: Un beau jour, le Premier né d'entre les morts viendra.

LA PAYSANNE: Et toi, tu l'attends là?

LA RELIGIEUSE: Oui... Je l'imagine déjà surgir de la brume qui flotte sur le quai comme d'un nuage...

LA PAYSANNE: C'est ce que j'ai cru, moi aussi... Viens un peu avec moi, jusqu'au bout du quai, et tu verras comme il est désert. Ni vivants, ni pas encore nés. Que de la misère, c'est tout. Viens!

(LA PAYSANNE et LA RELIGIEUSE s'éloignent. Les haut-parleurs émettent des voix étouffées.)

LE VIEILLARD: La misère est fertile... Sept trains arrivent, sept trains partent... Pourquoi diable ces soeurs ne restent-elles au monastère et viennent vaquer au petit hasard dans les gares?... Moi où est-ce que j'étais avant d'être né?... Tiens, ça me prend encore... (*Il arrête de frapper au marteau, s'assoit sur un banc et sort de ses poches une serviette blanche, une bougie, des allumettes, un verre et un morceau de pain. Ses gestes se font de plus en plus fébriles, il se laisse envahir par un sentiment de joie. Il allume la bougie, remplit son verre et se met à chanter.*) Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, *happy birthday to you!*.... (*Il danse autour du banc, porte un toast dans le vide et chante.*) C'est-à-dire moi!... À la mienne!... Je me souhaite un bien joyeux anniversaire et tous mes vœux!... (LA PAYSANNE et LA RELIGIEUSE reviennent et regardent étonnées LE VIEILLARD qui est sur le point de souffler la bougie.) Va, mon gars, souffle bien fort... Bravo, bravo!... Joyeux anniversaire et santé! Je te souhaite bonne chance... (LE VIEILLARD applaudit et sautille comme un gamin. LA PAYSANNE et LA RELIGIEUSE se mettent à applaudir elles aussi.)

LA RELIGIEUSE: Joyeux anniversaire! Joyeux anniversaire!

LA PAYSANNE: Joyeux anniversaire! Pourquoi vous ne nous avez pas prévenues?

LE VIEILLARD (*confus d'avoir été surpris*): Mais c'est pas mon anniversaire...

LA PAYSANNE: Ah bon?!

LE VIEILLARD: Non, je me comporte de la sorte lorsque je me souviens de moi-même... C'est plus simple que de mémoriser ma date de naissance.

LA PAYSANNE: Mais quel âge avez-vous?

LE VIEILLARD: Ça n'a pas de sens, je te l'ai dit... Mon anniversaire tombe au moment où je me souviens de moi, c'est tout. Soudain je me demande comme un sot ce que je cherche dans ce monde et si ça a un sens ou non. Alors je chante, je me réjouis... Joyeux anniversaire...

LA RELIGIEUSE: Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, *happy birthday to you!* (*Ils se mettent à chanter tous ensemble*): Joyeux anniversaire...

LE VIEILLARD: Je vous en remercie... Oh, que... (*Ému.*) ça n'arrive pas tous les jours... Parfois c'est pire. Je pense aussi jusqu'à quel jour et pourquoi... Bêtises... Alors je prends une de ces cuites... Vous m'avez si bien chanté... Vous prenez un morceau de pain avec moi?

LA RELIGIEUSE: Merci bien.

LA PAYSANNE: Merci aussi. Ma besace est encore pleine... Bon, je vous quitte. Je m'en vais demander encore après mes fils, ça et là. Je vous laisse, j'ai des choses à faire. *(LA PAYSANNE sort. LA RELIGIEUSE s'assoit sur le banc et se met à grignoter le morceau de pain offert par LE VIEILLARD, qui ramasse ses affaires et s'étend sur le même banc.)*

LE VIEILLARD: Il est long, ce quai?

LA RELIGIEUSE: J'en ai jamais vu le bout.

LE VIEILLARD: Sois pas triste. Peut-être qu'un jour tes vœux seront exaucés... Tu prends encore un petit morceau de pain?

(Le silence est troublé par le trépignement des AVEUGLES et des SOURDS qui arrivent du côté de la gare. Ils demandent par des gestes à ce qu'on les suive vers le bout du quai.)

LA RELIGIEUSE: Ils nous demandent de les accompagner quelque part...

LE VIEILLARD: Ils doivent avoir entendu, aperçu quelque chose... *(Il regarde le long du quai.)*

LA RELIGIEUSE *(en criant après LES AVEUGLES et LES SOURDS)*: Où allez-vous? Le quai est désert!...

LE VIEILLARD: Un train arrive... Tu sens l'air vibrer?

LA RELIGIEUSE: C'est eux qui l'ont fait venir?

(LES AVEUGLES et LES SOURDS disparaissent dans la brume.)

LE VIEILLARD: Allons-y...

(LE VIEILLARD et LA RELIGIEUSE disparaissent dans la même direction. Dans la salle d'attente II-ème classe se tient LA PAYSANNE, sa besace dans les bras. Les haut-parleurs annoncent: „Le train corail numéro 1989 est arrivé à 12:22 heures...” Appuyé contre la porte, LE JEUNE HOMME lit un livre.)

LA PAYSANNE: C'était celui-là, mon fils?

LE JEUNE HOMME: C'est ce qu'ils disent, ceux du Bureau d'Informations. Et ils ne cessent de le répéter.

LA PAYSANNE: Mais n'est-il pas déjà arrivé auparavant, celui-là?... Qu'est-ce que tu lis là?

LE JEUNE HOMME: L'horaire des trains.

LA PAYSANNE: Et qu'est-ce qu'il dit?

LE JEUNE HOMME: Rien. Des chiffres. Des promesses.

LA PAYSANNE: C'était donc celui-là?

LE JEUNE HOMME: Je n'en ai entendu que le sifflement. La gare a résonné de bruit, mais il s'en est allé. D'aucuns disent que ce ne fut qu'une rame spéciale.

LA PAYSANNE: Oh, mon fils, je trouverai la mort dans cette gare, à ce que je voie... Alors que la terre n'est pas labourée, le bétail doit être affamé... Mes fistons, la ville me les a engloutis dans ses entrailles. Ils étaient comme toi quand ils sont partis.

LE JEUNE HOMME: Tu ne les as pas revus depuis?

LA PAYSANNE: Ils sont partis à la ville et personne ne les a revus depuis. Et je les ai prévenus pourtant: mes fils, le bitume est mauvais. Réfléchissez bien.

LE JEUNE HOMME: Ils ne t'ont pas dit où ils s'en allaient?

LA PAYSANNE: À la ville... Avant de partir, on prend conseil des siens pour savoir quel chemin emprunter, non? C'est la coutume... Ils m'ont dit: maman, la chance est volage, on doit la suivre pour l'attraper. Alors, mon homme leur a dit: fistons, la chance est comme une souche, si tu butes contre elle, ça va, sinon... Ils se sont perdus dans les quartiers de HLM.

LE JEUNE HOMME: Peut-être que tu te fais des soucis pour rien. Peut-être aussi qu'ils sont bien et que tu as déjà des petits-fils.

LA PAYSANNE: Des petits-fils? Que Dieu t'entende!

LE JEUNE HOMME: Et puis ils reviendront un jour ou l'autre.

LA PAYSANNE: Oui, mais d'ici là la terre les oubliera. Eux, ils l'ont déjà oubliée... Et s'ils reviennent un jour, ils ne moissonneront que des mauvaises herbes... Mon Dieu, ce que j'ai pu errer à leur recherche!... Je leur ai préparé de bonnes choses de chez nous, bien fraîches, à manger. Je me suis dite qu'ils pourraient bien avoir envie de quelque chose de bon et de propre... J'ai vu comment c'est dans les quartiers de HLM. Des gens tassés sur d'autres gens, des maisons sur des maisons. Ils s'y tiennent les uns les pieds sur les têtes des autres... C'est pas une vie vivable, ça. Pire que les vaches dans leur étable, quoi! Ça te change l'homme en animal domestique...

LE JEUNE HOMME: T'en fais pas, mémé, ils reviendront quand même un jour...

LA PAYSANNE: Quand le fils part en guerre, on se demande bien s'il en reviendra. Quand il part pour la ville, on se demande si jamais on le reverra... Les fontaines tarissent, les pommiers flétrissent... Sois gentil, je vois pas bien, écris-moi quelques lignes sur cette carte.

LE JEUNE HOMME: C'est pour qui?

LA PAYSANNE: Pour mon homme. Autrement il se met à broyer du noir, je le connais, et il oublie de nourrir les poules.

LE JEUNE HOMME: Que veux-tu que je lui écrive?

LA PAYSANNE: Que tout va bien... ça suffira. Dis-lui encore que nos fistons vont bien eux aussi... Qu'il ne soit pas inquiet... Merci bien, jeune homme... Tu veux pas casser une petite croûte? Que de bonnes choses je leur ai préparées... Ils étaient comme toi. Peut-être un peu plus hâlés par le soleil... *(Elle sort de sa besace une serviette et des vivres. Les têtes des AUROLACS pointent des égouts.)*

L'AUROLAC 1: Ça sent bon...

L'AUROLAC 2: Des choses à se mettre sous la dent.

L'AUROLAC 3: On se les chope ou on fait la manche?

L'AUROLAC 1: On verra bien...

(LES AUROLACS sortent des égouts et se dirigent en tapinois vers LA PAYSANNE.)

LA PAYSANNE: Prenez-en, les petits. 'Y a en assez pour tout le monde.

LE JEUNE HOMME *(s'adressant aux AUROLACS)*: Holà, doucement, ne vous bousculez pas comme ça!

LA PAYSANNE: Laisse-les faire, ce n'est que des gamins qui ont faim... Prenez, mes petits, prenez!

(Surgit LE CHEF. En l'apercevant, LES AUROLACS s'enfuient et se cachent dans les égouts.)

LE CHEF: Qu'est-ce que vous foutez là? Vous bouffez toute la journée durant, vous ne finissez plus de vous empiffrer.

LE JEUNE HOMME: Tu n'as qu'à nous imiter, c'est tellement bon.

LE CHEF: Ah oui?... Voyons voir. *(Il goûte quelque chose.)*

LA PAYSANNE: Sers-toi, mon bonhomme, 'y en a assez.

LE CHEF: Assez, assez... Et vous vous plaignez que la vie est dure... Bon, ça suffit, j'ai des choses à faire. *(Il est sur le point de s'en aller, mais revient sur ses pas.)* En tout cas, 'yen a trop... *(Il se fourre des vivres dans les poches tant qu'il peut et puis sort.)*

LE JEUNE HOMME: T'aurais pu dire merci, au moins...

LA PAYSANNE: Laisse-le tranquille, il doit avoir ses ennuis à lui. Et puis pourquoi dire merci à chaque repas, c'est pas toujours le requiem.

LE JEUNE HOMME: Celui-là, je ne le connais que trop, mémé, que le train lui passe dessus!

LA PAYSANNE: Ne dit pas des choses pareilles. Un jour peut-être qu'il sera écrasé pour de bon, que Dieu nous en garde, et alors le péché retombera sur toi.

(Arrive LA RELIGIEUSE, qui jette des regards affolés tout autour.)

LA RELIGIEUSE: Il est parti?

LE JEUNE HOMME: Tout à fait.

LA RELIGIEUSE: S'il nous voit, il va nous chasser une fois de plus.

LA PAYSANNE: Allez, venez, prenez.

LE JEUNE HOMME: Merci.

LA RELIGIEUSE: Que Dieu vous bénisse!

(LE JEUNE HOMME et LA RELIGIEUSE mangent avec plaisir.)

LA PAYSANNE: Tout ce qui vient de la terre, tout ce qu'on lui arrache avec de rudes efforts, est sacré. Prenez, mangez.

(Arrivent LES SOURDS et LES AVEUGLES, qui se mettent à table eux aussi.)

LE JEUNE HOMME: Toute une gare se nourrit de tes vivres, mémé.

LA PAYSANNE: Prenez, mangez. 'Y en a suffisamment pour tous. La terre est fertile. *(Ils se tiennent autour de la table improvisée et mangent tous avec plaisir. LA PAYSANNE se dirige vers le bout du quai et regarde au loin.)* Je leur ai dit que le bitume est mauvais. *(LA PAYSANNE se perd dans la brume. Au fur et à mesure qu'ils se sont rassasiés, les personnages quittent tour à tour la scène. Seul y reste LE JEUNE HOMME. Il prend une échelle et un kit d'outils divers de la salle d'attente II-ème classe. Puis il monte sur l'échelle et se met à repeindre les lettres effacées de l'enseigne „SALLE D'ATTENTE I-ère CLASSE“.)*

LE JEUNE HOMME: Tout va au diable vauvert... On a raison de dire: quelle belle gare, dommage qu'elle soit peuplée...

(Surgit LE CHEF.)

LE CHEF: Arrête les conneries et mets-toi au boulot! Qui bosse ne parle point. Est-ce bien clair?

LE JEUNE HOMME: Parfaitement, chef.

(Arrive LE POLITICIEN.)

LE POLITICIEN: Bravo, mes enfants!... C'est très beau... Tu vois que c'est possible?

LE JEUNE HOMME: La teinture est trop diluée, ça coule.

LE POLITICIEN: Laisse, pov' con, ça va bien comme ça.

LE CHEF: Ça va de toute manière, à condition que l'on bosse.

LE POLITICIEN: Seuls ceux qui ne travaillent pas ne font pas d'erreurs. Quel bon proverbe!

Poursuivez la voie que vous avez prise et on sera bientôt très loin... Bravo, mes enfants!

LE JEUNE HOMME: Ça va, vous dites, mais ça va pas du tout quand même... *(En montrant l'écriture de l'enseigne.)* On n'y comprend plus rien.

LE POLITICIEN: Et où est le problème?... Ce qui compte c'est qu'on puisse voir que ç'a été

fraîchement repeint, c'est tout. Si tu te mets à peaufiner, t'auras mal aux yeux, des torticolis et ainsi de suite... Et ça sera trop bien. Qu'est-ce que tu feras alors la semaine prochaine?

LE CHEF: Il veut ne rien foutre du tout. Mec, quand 'y a plus rien à rafistoler après toi, c'est que t'as pas fait un bon vrai travail là...

(Entrent LES AVEUGLES. Leurs gestes sont précipités, ils montrent vers la salle d'attente I-ère classe, où l'on peut voir de temps en temps éclater des lueurs.)

LE POLITICIEN: Qu'est-ce qui les prend?... Pourquoi vous écarquillez les yeux comme ça, 'y a personne là...

LE CHEF: Ça fait longtemps que je ne leur ai plus demandé des comptes et les voilà qui déjantent complet... Ils ont des visions maintenant.

LE JEUNE HOMME: Ils font signe vers la I-ère classe... Qu'est-ce qu'ils pourraient bien y voir pour s'être tellement excités?

LE CHEF: Que veux-tu qu'ils voient? Que dalle, ils sont dans le noir... Foutez-moi le camp, connards!... Arrêtez d'agiter les esprits pour rien, sinon... *(Il chasse LES AVEUGLES.)* Ils sont pas assez éclairés, ça c'est vrai.

LE POLITICIEN *(regardant l'enseigne repeinte)*: Écoutez-moi bien, celui qui a pigé que ça peut toujours aller comme ça, il fut un grand sage, m'est avis.

LE CHEF: Car il donne du boulot à tous...

LE POLITICIEN: ...et ça c'est pour le bien-être du peuple.

(Arrivent LES SOURDS. Les haut-parleurs commencent à émettre comme une rumeur de foules et des ovations. LES SOURDS font eux aussi des signes vers la salle d'attente I-ère classe, en suggérant que les bruits proviendraient de là.)

LE CHEF: D'autres qui disjonctent, tiens!

LE POLITICIEN *(s'adressant au CHEF)*: C'est le bordel dans cette gare, tu trouves pas?

LE CHEF: Qu'est-ce que vous foutez là?! Vous n'avez rien à faire?... Pourquoi vous ne vous occupez pas à quelque chose? Dégagez et laissez les honnêtes gens peiner.

LE JEUNE HOMME: Attention, ils vont renverser mon échelle.

LE CHEF: Vous m'entendez, bande d'enfoirés? *(Il chasse LES SOURDS. En même temps, entre LE VIEILLARD.)* Et toi, qu'est-ce que tu viens foutre ici?... Tu cours les quais sans aucune raison et tu ne fous strictement rien.

LE POLITICIEN: T'es encore là, le vioque? Va garder les rails, je te dis.

LE VIEILLARD: Je regardais ce jeune homme perché sur l'échelle.

LE CHEF: Laisse-le travailler.

LE VIEILLARD (*s'adressant au POLITICIEN*): Vous lui avez forgé un avenir à lui aussi?

LE POLITICIEN: Tu recommences à nous gonfler... Va ton chemin plutôt. 'Faut pas que ce gars prête l'oreille à tes conneries. (*S'adressant au JEUNE HOMME.*) Ne le prends pas au sérieux, mon garçon. Le vioque passe son temps parmi les rails et il dit n'importe quoi.

LE JEUNE HOMME: La teinture est trop diluée.

LE VIEILLARD: Et ils t'ont dit que ça va comme ça, n'est-ce pas?

LE POLITICIEN: Si tu veux nous faire le coup du gourou, libre à toi. Mais ne le fais pas devant tout le monde.

LE CHEF: Car ce monde pourrait sortir de ses gonds.

LE VIEILLARD: Et alors?...

LE POLITICIEN: Écoute, le vioque, est-ce bien à moi que tu veux apprendre des trucs? À moi? À moi qui me tiens devant le clavier de l'histoire? Sache donc qu'un vrai politicien, comme moi, s'y connaît en toutes choses. Et tu sais pourquoi? Parce que la mère-nature l'a ainsi fait. La politique, c'est toujours le Très-Haut qui l'a pondue. Et ce pour que le système roule. On dit qu'il s'est reposé au septième jour. Mon oeil! C'est alors qu'il a forgé de toutes pièces la politique. Il faisait semblant de roupiller et il fit un rêve...

LE VIEILLARD: Un cauchemar, tu veux dire. Si c'était au septième jour, ç'aurait dû lui arriver à cause d'un immense ennui. La politique est née de l'ennui, du cauchemar, de l'angoisse.

LE POLITICIEN (*s'adressant au JEUNE HOMME*): Mon garçon, je t'ai dit qu'il bat la campagne, les rails, les roues. Il est nul, écoute-moi bien. La journée mondiale de la politique tombe un dimanche!... (*S'adressant au VIEILLARD.*) Tu sais ce que j'admire le plus dans ce monde? Eh bien, c'est l'impuissance dont fait preuve la force à conserver quoi que ce soit... Tu piges?

LE VIEILLARD: Et comment... (*Indiquant la salle d'attente I-ère classe.*) Il est encore revenu.

LE POLITICIEN: Qui ça? Quoi? Qu'est-ce qu'ils voient et entendent tous ces cons? (*La salle d'attente I-ère classe est de nouveau parcourue par des lueurs étranges. Les haut-parleurs sortent des mots fragmentaires et difficiles à comprendre.*)

LE VIEILLARD: Vous n'entendez pas vos propres pensées? Vous ne voyez pas votre ombre...?

LE POLITICIEN: Qu'est-ce que tu racontes là?... Qui est revenu?

LE VIEILLARD: Le revenant de la I-ère classe... Il est encore revenu.

LE POLITICIEN: T'es sûr?

(LE JEUNE HOMME descend de l'échelle. Ils regardent tous vers la salle d'attente I-ère classe.)

LE CHEF: Oui, mes braves, c'est bien lui. Il dit quelque chose.

LE JEUNE HOMME: Vous comprenez ce qu'il dit?

LE CHEF: Pas tellement... Silence!

LE POLITICIEN: Il dit que c'est une chose bien utile que ce soit les fourmis qui chantent et non pas les cigales.

LE JEUNE HOMME: Je n'y comprends rien. Il marmonne des choses et agite ses mains tout le temps, tous azimuts.

LE VIEILLARD: Dans cette gare, les trois malheurs possibles sont les inondations, les trépidations et les indications...

LE CHEF: T'exagères, c'est pas ça... Celui-là, de son vivant, il lui suffisait de secouer un peu sa main et les trains stoppaient net. Il les faisait sauter d'un rail à l'autre, démarrer, stopper encore... Pas plus qu'une seule nuit durant, les rails poussaient comme les champignons...

LE POLITICIEN: Il semble dire quelque chose sur le chemin de l'édification... Prenons des notes, c'est important! Tiens, il est question de l'avenir...

LE CHEF (*s'adressant au VIEILLARD*): Toi aussi, prends des notes, connard! Attention, il parle de...

(Les haut-parleurs modulent tantôt la rumeur de la foule, tantôt une voix imprécise, mais autoritaire.)

LE JEUNE HOMME: De tout coeur... La patrie en danger... Qu'est-ce qu'il a dit maintenant?

LE CHEF: Tais-toi, on entend à grand-peine!

LE POLITICIEN: Grand avenir... Unité inébranlable... Dommage, mes potes, qu'il ne soit qu'un revenant. Aurait-il été réellement parmi nous que...

LE VIEILLARD: Il nous en reste quelque chose quand même... En moi, en vous...

LE POLITICIEN: Tu me tiens pour un revenant, moi? Détrompe-toi, je suis vivant, alors que celui-là, il est bien clamsé.

LE CHEF: Regardez, il se dirige vers les quais.

LE JEUNE HOMME: Le revenant de la I-ère classe...

(Les lueurs s'éloignent. Le bruit des haut-parleurs se fait plus faible.)

LE JEUNE HOMME: Est-ce un vampire?... Peut-il se réincarner?

LE VIEILLARD: Un tout petit peu en chacun de nous.

LE CHEF: Veux-tu arrêter les conneries, oui ou merde?

LE JEUNE HOMME: Comment peut-on se débarrasser d'un fantôme?... En le faisant flinguer peut-être?...

LE POLITICIEN: J'en sais rien. Mais pourquoi s'en débarrasser? Il est paisible, inoffensif. En plus, il attire les touristes. Car grâce à quoi sommes-nous finalement connus au monde?... Et puis, il ne nous a fait aucun mal... (*S'adressant au CHEF.*) T'as pris des notes, mec?

LE CHEF: Si fait. Mais je savais déjà tout ça.

LE POLITICIEN: Moi itou. Mais ça rafraîchit la mémoire quand même... (*S'adressant au VIEILLARD.*) Me prendre pour un revenant... Encore une fois, tu outrepasses la mesure. Tu ferais mieux de retourner à tes rails, j' crois. (*S'adressant au JEUNE HOMME.*) Laisse-le hanter tant qu'il voudra, on peut très bien vivre avec...

LE JEUNE HOMME: Suppose qu'on démolisse un jour la gare... Qu'est-ce qu'il va faire alors?

LE CHEF: Quelle question stupide! Ça c'est une construction bien solide, en blocs de granite...

LE POLITICIEN: Regardez comme il s'en va... Flottant au-dessus des quais comme dans une barque... Qu'il a l'air hautain quand même...

LE CHEF: La barque est petite, mais il la mène comme si c'était un gros navire...

LE JEUNE HOMME: Ca y est, il s'est évanoui... Où se rend-il?

LE POLITICIEN: Faire une visite de travail. Quelque part dans la gare.

LE VIEILLARD: Il nous reviendra, pas question qu'il nous abandonne comme ça.

LE POLITICIEN: Surtout ne recommence pas à nous faire part de tes idées farfelues, comme quoi il subsiste en mot, en nous, en je ne sais qui d'autre...

LE CHEF: Tout ce que tu fais c'est de ne rien foutre et nous vendre tes salades...

LE POLITICIEN: Il est passé tout près de nous, à quelques mètres à peine...

LE JEUNE HOMME: On distingue un moulin à vent depuis 11 km. Les arbres et les hommes, depuis 2 km, les boutons du veston, depuis 170 m, les visages, depuis 160 m, l'expression du visage, depuis 110 m, les yeux d' homme, depuis 60 m, le blanc des yeux, depuis 20 m...

LE POLITICIEN: Bravo, bravo, soldat! C'est des connaissances dignes d'un général, ça... Vous avez aperçu le blanc de ses yeux alors?

LE CHEF: J'ai eu l'impression d'entendre sa respiration.

LE JEUNE HOMME: Le coup du canon s'entend depuis 5 km, la rumeur d'une grande ville, depuis 3 km, le bruit des sabots d'un cheval, depuis 500 m, le pas d'homme, depuis 120 m, le grincement des dents, depuis 14 m.

LE POLITICIEN: Bravo, bravo... Est-ce qu'il grinçait des dents alors?

LE CHEF: J'ai pas saisi, il bougeait vite.

LE JEUNE HOMME: C'est-à-dire qu'il développait une certaine vitesse. Le premier satellite artificiel de la Terre, lancé par l'U.R.S.S. le 4 octobre 1957, volait à 8 km/s, alors qu'une balle fait 865 m/s, les mouches 5 m/s, l'homme 1,5 m/s, l'escargot 1,5 mm/s, les souvenirs...

LE POLITICIEN: Bravo, filleul!... (*S'adressant au VIEILLARD.*) Voilà, qui peut dire que ce serait un revenant, ce brave garçon?... Que ce maudit fantôme serait caché dans son coeur?... (*S'adressant au JEUNE HOMME.*) Tu sais qui c'était, ce revenant?... S'est-il jamais insinué dans ton âme? Tu as saisi quelque chose comme ça?

LE JEUNE HOMME: J'ai l'honneur de vous rendre compte: il n'y a personne dans mon âme. Je ne sais que par ouï-dire qui c'est... On l'appelle le revenant de la I-ère classe et...

LE POLITICIEN: Bravo... Vous voyez maintenant pourquoi une gare petite, comme la nôtre, aura un grand destin?... Parce que nous sommes tolérants envers les fantômes. Accueillants, même.

LE JEUNE HOMME: Je ferais n'importe quoi pour lui...

LE POLITICIEN: Bravo!...

LE JEUNE HOMME: J'en étais aux souvenirs, j'ai pas fini.

LE POLITICIEN: Nous en avons les nôtres, pas de problèmes... Qu'ils aillent au diable. Quoi, tu veux dire qu'ils ont aussi une certaine vitesse?

LE JEUNE HOMME: Zéro. Ils ne bougent pas de nos têtes. Nous nous déplaçons, ils se déplacent aussi. Nous nous endormons, ils s'assoupissent à leur tour... On se rend compte de rien, mais...

LE CHEF: Mec, tu déjantes pas mal déjà.

LE POLITICIEN: T'as pris l'exemple sur ce vieux crabe, avec ses revenants à lui...

LE VIEILLARD: Il hante les quais.

LE CHEF: Allez, au boulot. Trêve de palabres.

LE POLITICIEN: Va déplacer l'échelle, car le fantôme reviendra bientôt et l'on sait qu'il ne supporte pas voir que la II-ème classe ne soit pas repeinte. (*En chuchotant, au VIEILLARD.*) Tu perds ta salive pour des prunes. Tu vois pas qu'il m'obéit toujours, moi? (LE POLITICIEN et LE CHEF quittent la scène. LE JEUNE HOMME déplace

l'échelle jusque sous l'enseigne „*SALLE D'ATTENTE II-ème CLASSE*“ et se met au travail.) LE JEUNE HOMME: Pardon, monsieur... Voulez-vous me raconter encore des choses sur les fantômes? Les autres, ils en savaient beaucoup, mais ils ne veulent pas parler. C'est un mystère ou quoi?

LE VIEILLARD: C'est une malédiction.

LE JEUNE HOMME: La malédiction de la gare?... Je m'en doutais bien... Je peux vous poser une question?... Est-ce que les fantômes sont semblables aux humains? Je veux dire, est-ce qu'ils naissent et meurent aussi?

LE VIEILLARD: Ils sont presque pareils. À tel point qu'on les confond souvent.

LE JEUNE HOMME: Comment naissent-ils?

LE VIEILLARD: Du mensonge... Il y en a qui naissent de leur vivant même et meurent difficilement bien après leur trépas...

LE JEUNE HOMME: Moi, j'ai été soldat. Je n'ai tiré que sur les hommes... (*Montrant l'enseigne.*) C'est bon comme ça?

LE VIEILLARD: Selon eux, ça peut aller comme ça, oui. N'importe comment, peu leur chaut.

LE JEUNE HOMME: Je n'arrive pas très bien à comprendre ce truc. À la guerre, si tu ne vises pas correctement, l'ennemi t'abat tout de suite. Là on peut pas tirer n'importe comment. Lorsqu'il est question de la mort, ça va pas n'importe comment... On peut tirer sur les fantômes aussi, n'est-ce pas?... (*Il descend de l'échelle.*) Je prends la ligne de mire et je vise... Où exactement faut-il viser un fantôme? Dans le coeur, à la tête?... Où se concentre son pouvoir?

LE VIEILLARD: En nous-mêmes... Vous ne tirez que sur ordre, vous. C'est sur l'ordre des fantômes qu'on fusille les hommes. 'Y a quelqu'un qui t'a donné l'ordre de fusiller des fantômes?

LE JEUNE HOMME: Ça alors, ça recommence... ça ne regarde pas le soldat, ça... M'en vais.
(*Il ramasse ses outils et quitte la scène. Seul, LE VIEILLARD s'assoit sur un banc. LES AUROLACS sortent d'un égout et entourent le banc sur lequel se tient LE VIEILLARD. À nouveau surgissent des lueurs au-dessus des quais. Les haut-parleurs émettent des voix diffuses d'enfants.*)

L'AUROLAC 1: C'est l'éclair, m'sieur?... Arrive la tempête?

L'AUROLAC 2: Donne-moi quelques pièces, pépère.

LE VIEILLARD: T'es quoi, garçon ou fille?

L'AUROLAC 2: Quelle importance, dans les égouts...

L'AUROLAC 3: Qu'est-ce que c'était, ces lueurs?

LE VIEILLARD: Le revenant de la I-ère classe. Il hante les quais.

L'AUROLAC 3: T'entends, soeurette, papa est arrivé!

(LES AUROLACS regardent la lumière qui balaye sans cesse le quai.)

LES AUROLACS: Papa, papa!... *(Ils courent vers la lumière les mains tendues en avant et crient à tue-tête.)* Papa, papa!...

(La lumière change sans cesse de position, si bien que LES AUROLACS n'arrivent pas à y toucher. La lumière disparaît. Fatigués, LES AUROLACS reviennent auprès du VIEILLARD.)

L'AUROLAC 1: Il fait toujours comme ça. Il nous fuit. Il veut même pas jouer avec nous.

L'AUROLAC 2: Je lui mettrai la main dessus un jour quand même. Et alors je vais lui demander des bonbons et du jus de fruits.

L'AUROLAC 3: La dernière fois que je lui aie demandé quelque chose, il m'a envoyé à ce monsieur qui se promène dans la gare et qui passe tout le temps à la télé. Quoi, j'ai besoin de père adoptif, moi?

LE VIEILLARD: Le revenant est votre père?

L'AUROLAC 2: Pourquoi, nous n'avons pas le droit d'avoir un père, nous aussi?

LE VIEILLARD: Vous avez aussi une mère alors?... Qui c'est?

L'AUROLAC 1: La gare... J'ai entendu papa dire une fois: „C'tte mère d' gare, je l'encule...”

L'AUROLAC 3: C'est elle qui nous a mis au monde. Sans blague. De son ventre même.

L'AUROLAC 2: C'est toujours là que nous vivons maintenant. Nous nous y cachons tant et si bien que personne n'arrive plus à nous dénicher. Nous n'en sortons que pour voler. Au moins une bouffée d'air frais et puis nous y rentrons dare-dare.

LE VIEILLARD: Vous êtes des non-nés, en somme.

L'AUROLAC 3: Nous jouons au cache-cache...

LE VIEILLARD: Tel est le lot qui vous a été imparti.

L'AUROLAC 1: Donne-moi quelque chose à manger, pépère.

LE VIEILLARD *(en sortant de ses poches une croûte de pain et un bout de saucisse)*: Prenez. Mangez...

(LES AUROLACS se jettent sur la nourriture, après quoi ils prennent la fuite et disparaissent dans un égout.)

LE VIEILLARD: Est-ce vraiment la misère si fertile qu'on le dit?!... *(En direction de la lumière qui passe de nouveau au-dessus des quais, vers la salle d'attente I-ère classe.)*
C'est ce que tu crois?... C'est ce que tu veux?!

(LE VIEILLARD s'en va le long du quai. Dans un coin de la gare, LA RELIGIEUSE joue de l'accordéon. Personne ne lui accorde la moindre attention et, bien sûr, personne ne lui jette aucune pièce dans la boîte laissée ouverte de l'accordéon. Surgit LA PUTE.)

LA PUTE: Tu t'essouffles encore pour rien?

LA RELIGIEUSE: Je dois ramasser de l'argent. Autrement, je ne peux pas retourner au monastère. Le toit y est troué, les icônes sont craquelées et noircies par la fumée. Les cellules tombent en ruines... Il y a de moins en moins de bougies.

LA PUTE: On ne saurait rien construire à partir de la pitié. De la peur, de la folie, oui... Qu'ils vont vite tes doigts sur le clavier!

LA RELIGIEUSE: Parfois moi aussi j'en suis tout étonnée. Ils sont comme des enfants qui sautilleraient entre les rails, de traverse en traverse.

LA PUTE: Tu déconnes. Ma puce, comme ça tu ne ramasseras même pas de quoi te payer une croix. Mais il faut dire que moi-même je n'arrive plus à me débrouiller... Dis, de quoi a-t-il besoin, le cochon?... De boue, n'est-ce pas? Et le pickpocke?... D'agglomération, pas vrai?... Et moi alors?... N'est-ce pas dommage pour ces cuisses? *(Quelques VOYAGEURS s'arrêtent et regardent la scène avec amusement.)* Pour ces nichons insolents, ces fesses rondes et fermes comme tout?... *(À la cantonade.)* Bande de poules mouillées!... Quelles lèvres je peux avoir, mon Dieu! J'ai le diable au corps et je bouge comme un poisson dans l'eau. Je suis plus forte que toutes les pines-up [pin up] des revues-photos. Mecs, je respire, moi, je halète. Les nanas que vous voyez à la télé vous électr-au-cul si vous les touchez. Moi je vous donne des frissons, je vous fait rendre l'âme sur moi. Vous videz votre pourriture dans mon bas-ventre et vous criez „Je te remercie, maman, de m'avoir conçu!“... Et alors qu'est-ce qu'il me manque, bon Dieu?... C'est plutôt vous qui manquez de quelque chose, m'est avis. Regardez un peu dans vos calcifs, par exemple! Ça bouge dedans, ça frémit un peu quand même? Ah bah, vous voyez? Des engins pour pisser, c'est tout... Ou alors vous êtes fauchés? Là, c'est la faute à l'État. Un vrai gouvernement ne laisserait jamais un beau brin de fille comme moi sans activité aucune. Je veux des clients, amenez-moi des clients! Et de ceux qui payent gros si possible... *(Elle chasse les VOYAGEURS badaux en les frappant de son sac à main.)* Pas tous les fauchés-camés-pédés-paumés, ni les s.d.f., les chômedus pingres, les budgétivores chiches. Hé, gouvernement, quelle tâche plus importante t'es-tu donnée que d'assurer l'état de jouissance de la nation? *(D'un égout pointent les têtes quelques AUROLACS.)* Parle!... Parce que moi, j'ai choisi d'appartenir à la gare, quoi!

Me faire sauter par les mecs qui viennent et s'en vont... Impuissants que vous êtes, vous baisez vos secrétaires en cachette, car c'est gratos, vous fourrez vos sales pattes dans les culottes des filles d'ascenseur entre deux étages, n'importe quoi... Je vous connais très bien: libidineux à braguette ouverte et à cravate défaite que vous êtes!...

LA RELIGIEUSE: Tu t'agites en vain... Rêve plutôt qu'il viendra un jour...

LA PUTE: Un jour, il viendra... Tel un mécano de locomotive. J'entends déjà comme l'essoufflement de l'engin qui entre en gare, son bruit rythmique. Je vois comme des nuages rouler de son échappement noir, je vois sa carcasse d'acier bien agencée, ses ressorts fermes et ses soupapes palpitantes.

LA RELIGIEUSE: Tu te moques encore. *(Elle arrête de jouer.)*

LA PUTE: Et alors, la vie ne se moque-t-elle pas de nous?

L'AUROLAC 1 *(s'adressant à LA RELIGIEUSE)*: T'arrêtes pas.

L'AUROLAC 2: Joue encore. C'est si beau.

L'AUROLAC 3: Vas-y, continue!... *(Il sort de l'égout et va jusqu'à la boîte de l'accordéon, où il jette quelques pièces.)* Tiens, c'est tout ce que j'ai reçu aujourd'hui... Je te le donne, à condition que tu joues encore un coup.

(LA RELIGIEUSE se remet à jouer. L'AUROLAC 3 se met à sautiller de joie.) Bravo!

LA PUTE: C'est pas vrai... Ça c'est la meilleure!

L'AUROLAC 2: Bravo!...

(Les autres AUROLACS sortent de l'égout et ils se mettent à danser tous ensemble. LA PUTE entre dans leur ronde elle aussi.)

L'AUROLAC 1: Pour nous autres, p'tits merdeux,

La gare est comme la mère 2...

L'un arrive, l'autre s'en va

De l'égout sortent les gars...

L'AUROLAC 3: Quelques pièces, s'il vous plaît,

Pour que j'aie de quoi acheter

Rien qu'un petit bout de pain.

Je me sentirai quelqu'un.

L'AUROLAC 2: On a faim et on a soif

Et l'on a pas pris son taf.

LA PUTE: „Le train s'apprête à partir, 'y a du vacarme...

Des visages étrangers envahissent les rails.

Il est sept et dix, je suis sous le charme,

Je baisse la vitre, j'ai hâte qu'on s'en aille.“

(Un à un, arrivent LES AVEUGLES et LES SOURDS, qui entrent dans la ronde. Tour à tour, un AUROLAC fait le soliste au chœur des AVEUGLES et des SOURDS.)

LES AVEUGLES, L'AUROLAC 1: C'est pas facile de voir les trains

Partir ou arriver.

Trouver les quais

C'est pas facile, partout on a éteint.

LES SOURDS, L'AUROLAC 2: Qui s'écrie, qui de douleur

Hurle en de froides sueurs?

Qui demande son chemin?

On n'entend vraiment rien.

LES AVEUGLES, L'AUROLAC 3: Tu peux être beau ou laid,

Riche ou tout à fait fauché,

Gros et gras ou maigrichon,

Grand savant ou tout p'tit con,

LES SOURDS, L'AUROLAC 2: Tu peux dire des mots doux

Ou des trucs dingues comme tout.

Avec une belle voix d'oiseau

Ou de poisson dans l'eau,

LES AVEUGLES, LES SOURDS, LES AUROLACS:

Quoi que tu fasses, nous on s'en fout.

Que vous soyez dans la misère

Ou bien à Ritz, de toute manière,

Nous on s'en fout, oui, on s'en fout.

Sans rien voir et sans entendre

Nous sommes des non-nés mais, à tout prendre,

Dans notre gare bien nous vivons

Et de nous-mêmes rien ne disons.

LA PUTE: „Des deux côtés s'éloignent maintenant

Signaux, aiguillages, wagons et fumée;

Des ombres s'en vont, des drapeaux agitant,

Le train continue de plus belle l'équipée.

Bourgade romantique, adieu, l'enivrante,

Adieu, doux passé qui semblés fichu!

Lorsque le train plie aux tournantes

Je sors la tête et je te salue..."

LES AUROLACS: 'Y a toujours une place libre

On peut se tasser trois fois de plus.

Même sans trains on peut survivre

Restent les vieux crabes, mômes, venez tous!

Oh, qu'il est bon de marcher pieds nus...

(Entre en scène LE CHEF, furieux.)

LE CHEF: Bande de décervelés, vous êtes cinglés ou quoi? Arrêtez-moi presto ce boucan!

(S'adressant à LA RELIGIEUSE.) Tu te comportes vraiment en agent provocateur, toi.

Tu incites aux danses et à la pétulance... *(S'adressant à LA PUTE.)* C'est ça l'éducation que tu leur donnes?... Hou!... *(LES AUROLACS prennent la fuite et se cachent dans les égouts. LES AVEUGLES et LES SOURDS sont pris de déroute.)* Vous vous marrez...

Vous subminez l'autorité de la gare... Vous racontez des histoires drôles, vous rigolez...

Vous vous moquez de nous, vous vous moquez les uns des autres, mais vous m'avez

tout l'air d'ignorer que le diable se moque de nous tous, finalement... Hou!... *(LES*

AVEUGLES et LES SOURDS prennent la fuite.) Vous êtes devenus complètement

dingues... *(S'adressant à LA RELIGIEUSE, qui range son accordéon.)* Vous vous

éclatez juste maintenant, quand s'annoncent les investisseurs?... *(LA RELIGIEUSE et*

LA PUTE quittent la scène à la hâte.) Maintenant?!... *(La scène en obscurité. Les haut-*

parleurs diffusent une musique propre à éveiller des sentiments patriotiques. Quelqu'un

crie: „Silence!“ La scène s'éclaire. À l'exception du POLITICIEN, tous les personnages

sont présents, disposés devant les quais comme dans un spectacle d'hommages rendus

au conducator. LES AUROLACS portent quelque chose de blanc sur leurs haillons et

brandissent des bouquets de fleurs rouges. LES AVEUGLES et LES SOURDS, eux

aussi habillés en vue d'une grande tête, composent deux chœurs sous la baguette du

CHEF. Tous regardent le long de la voie ferrée.)

LE SOURD 1: Il me semble entendre quelque chose...

LE GROUPE DES SOURDS: Le sifflement de la locomotive. Tuuiii... Tuuiii...

L'AVEUGLE 1: Il me semble apercevoir quelque chose...

LE GROUPE DES AVEUGLES: L'éclat de l'acier sous le soleil.

LE CHEF: Il vous semble... Allez, répétition générale jusqu'à ce qu'ils arrivent. Soldat, donne-leur le ton!

LE JEUNE HOMME: Rap-pata-plan, bat le tambour,

Boum-boum, à satiété,
Rap-pata-plan, avec amour,
Et hospitalité.
Soyez les bienvenus chez nous,
Le peuple vous acclame,
Très chers investisseurs, et vous
Z'accueillent bien nos dames.
L'espoir s'élève haut vers vous,
En gestes et en paroles,
Nous vous rendons hommage et tout,
Soyez les bienvenus et, heu... à tour de rôle... (*LES SOURDS perdent le fil, s'embrouillent.*)

LE CHEF: Connards, vous n'êtes donc pas capables d'accueillir comme il faut l'aubaine qui nous arrive à l'improviste?!... Pas même à la dernière minute?... Traîtres!... (*S'adressant aux AVEUGLES.*) Prenez le relais, vous autres, car ceux-là...

LE GROUPE DES AVEUGLES: Rap-pata-plan, bat le tambour,

Boum-boum, à satiété,
On vous accueille avec amour,
On vous vénère avec piété.
Soyez les bienvenus chez nous,
Le peuple vous acclame,
Très chers investisseurs, vers vous
S'élèvent nos coeurs en flammes.
On vous attend en liberté,
Les yeux en larmes,
Comme on regarde la télé,
Pleine de charme.

LE CHEF (*aux AUROLACS*): À vous maintenant!

LE GROUPE DES AUROLACS: Les jolis écoliers

N'ont qu'une chose à demander:
Auriez-vous quelques pièces, s'il vous plaît?

LE CHEF: Vous voyez que c'est possible?... (*Surgit LE POLITICIEN.*) Nous sommes bien prêts. Dites, combien de wagons d'investisseurs on attend?

LE POLITICIEN: Je suis au courant d'une quinzaine... Mais on dit que d'autres trains sont

déjà bien tassés et n'attendent que le feu vert pour entrer en gare. Qu'en est-il des préparations?

LE CHEF: On les attend avec dignité, à tous égards bien préparés!

LE POLITICIEN: Ils vont nous refaire la gare de fond en comble. Ils y installeront ce genre de chiottes intelligentes où la chasse d'eau se déclenche à l'odeur. Ils mettront en usage des trains neufs, silencieux, confortables; on ne les entend pas quand ils viennent et s'en vont, paraît-il. Pour une fois, la chance nous sourit, pas de doute... (*S'adressant à LA PAYSANNE.*) Toi, la vioque, quand ils arriveront et après que les gosses (oh, qu'ils sont mignons!) leur eussent donné les fleurs, tu vas leur assener d'une voix épuisée, mais optimiste: „Je vous attends depuis un demi-siècle avec espoir et ardeur. Maintenant, que vous êtes là, je peux enfin mourir tranquille.“

LA PAYSANNE: Je ne veux mourir avant de retrouver mes fils!

LE POLITICIEN: Très bien, mais tu leur diras quand même ça pour les impressionner – il y a gros à parier que, sous le coup de l'émotion, ils nous équiperont aussi d'une bonne climatisation... (*S'adressant à LA RELIGIEUSE.*) Toi, je te conseille de te signer à tout bout de champ, de prier les yeux révulsés comme devant tes icônes, afin que nos hôtes soient parcourus par un frisson mystique. Ils t'enverront alors tout un train de cierges et d'encens – pas plus tard que le lendemain. Tu leur diras des trucs du genre „Donne-nous, notre investisseur qui es à l'étranger...“

LA RELIGIEUSE: Je ne prie que Dieu.

LE POLITICIEN: Cette fois, tu vas prier qui je te dirai!... Non mais sans blague. (*S'adressant à LA PUTE.*) Fais gaffe à ta conduite et à ce que tu dis. Et comment tu le dis... Que ce soit avec élégance et distinction, du bout des lèvres... Pas de trucs culottés, sinon... La classe, quoi!

LA PUTE: Ouais, pas de problèmes pour la classe. Sauf qu'on voit pas très bien ma culotte...

LE POLITICIEN: Fais gaffe... Ces gars-là ont besoin de secrétaires privées. Montrons-leur nos réalisations, dorlotons-les, déridons leurs fronts un peu, car ils en ont bien besoin, vu leur manière de bosser.

LA PUTE: Ah oui, ils triment comme des bêtes sauvages ceux-là. Comme des tracteurs.

LE POLITICIEN: Et tu verras alors le champagne couler à flots, des bulles partout... Du caviar aussi, comme de petits cacas noirs... (*S'adressant à L'AUROLAC 2.*) Ôte tes doigts du nez, morveux! C'est ça l'éducation que t'as reçue dans la gare?... (*S'adressant à LA PUTE.*) Et beaucoup d'autres choses encore... Est-ce bien clair?

LE CHEF: On a tout répété et ça boume. Soldat, fais voir comment tu présentes les armes!

LE JEUNE HOMME: À vos ordres, M'sieur l'Investisseur! À droite! À gauche! Présenteez arm'! Trois pas en avant, marche! Demi-tour, gauche!

LE POLITICIEN: Bravo, jeune homme, bravo! Qu'ils se rendent compte d'un coup que nous défendons leurs intérêts...

LE JEUNE HOMME: Au combat, en avant!... Couché! Garde à vous! Couché! Garde à vous!...

LE POLITICIEN: Bon, ça suffit, très bien... (*S'adressant aux AUROLACS.*) Si le diable vous pousse à chiper quoi que ce soit ou à faire la manche, je vous enferme dans les égouts pour toujours!

LE GROUPE DES AUROLACS: Les jolis écoliers

N'ont qu'une chose à demander:

Auriez-vous quelques pièces, s'il vous plaît?

LE POLITICIEN: Bravo, les enfants!... Regardez-les-moi, on dirait des angelots... (*S'adressant au JEUNE HOMME.*) Toi, mon gars, mets-toi à faire quelques pompes, à soulever des haltères comme si c'étaient des plumes, à extraire quelques racines carrées, dis-leur la formule de l'eau par cœur afin qu'ils se rendent compte combien la jeunesse que nous avons est saine, intelligente et instruite. Une main d'oeuvre hautement qualifiée, en un mot. Est-ce bien clair?! (*LE JEUNE HOMME essaie de „faire le pont“, comme en gymnastique.*) Qu'est-ce que tu fais là, abruti? Qu'est-ce que c'est que ça?

LE JEUNE HOMME: C'est le pont, un truc symbolique: entre eux et nous, 'y a comme un pont...

LE POLITICIEN: Oh la la, ce que tu peux être astucieux! Bravo!... Vas-y encore: dis la formule de l'air, par exemple.

LE JEUNE HOMME: *O-deux.*

LE POLITICIEN: Tout à fait remarquable! On ne peut te trouver la moindre lacune... Eh bien, avec tout ça, on les aura. Vous verrez alors comme ils seront émerveillés au point d'ouvrir leurs attaché-cases pleins de fric en un tour de main, comme ça... (*S'adressant à LA RELIGIEUSE.*) Sois pathétique, ma soeur... Fais dans la finesse, afin qu'ils se retrouvent complètement submergés rien qu'à t'écouter... (*LA RELIGIEUSE se met à jouer de l'accordéon.*) Oui, c'est ça... Deux, trois, quatre... (*LE POLITICIEN esquisse quelques mouvements de danse.*) Deux, trois, quatre... Bravo!... (*S'adressant à LA PUTE.*) Elle a l'air rêveur, mais elle bien décidée... Qu'ils voient qu'on peut compter sur nos femmes, quoi...

LA PUTE: Moi, j'ai préparé une ode.

LE POLITICIEN: Vas-y.

LA PUTE: „Au temps de ma jeunesse folle...”

LE POLITICIEN: C'est quoi ça, chérie? Tu crois que nous avons le coeur à ce genre de trucs?... Lis plutôt quelques pages de l'horaire des trains. Qu'ils voient que nous sommes bien capables de précision.

LA PUTE: Mais les trains sont toujours en retard chez nous.

LE POLITICIEN: Eh bien, préparons-les-y psychologiquement alors. Chaque retard c'est comme une petite trahison. Le salut quotidien consiste dans l'exercice de la trahison. Que diable, qu'ils apprennent aussi quelque chose de nous. Vous croyez peut-être qu'ils sont les plus futés du monde? Oh que non, ils ont encore des choses à apprendre. Qu'ils deviennent aptes eux aussi d'une petite trahison de rien du tout... (*S'adressant au VIEILLARD.*) Toi, tu nous gâches le paysage... (*S'adressant au CHEF.*) Je t'ai déjà dit une fois de surveiller les choses. T'as pas trouvé un truc quelconque pour celui-là, l'affubler de médailles, par exemple, pour qu'il fasse figure de vétéran de guerre? T'aurais dû au moins lui couper une jambe... Ça aurait été vachement véridique en plus... (*S'adressant au VIEILLARD.*) Tiens-toi un peu en arrière quand même... Pourquoi tu me regardes comme ça? Tu crois me faire peur? Retire-toi quelques pas, de là on t'entend gronder!... (*S'adressant aux AVEUGLES et aux SOURDS.*) Regardez droit devant vous, bombez la poitrine et ouvrez bien vos oreilles, car nos chers hôtes parlent des langues étrangères. Acquiescez à leurs propos de la tête, comme si vous pigiez à fond. Est-ce bien clair? Faites voir... Ouais, c'est bon, vous m'avez tout l'air des vrais polyglottes... (*Il inspecte du regard les murs, le plafond.*) Dites, vous avez pensé à verrouiller la salle d'attente I-ère classe, non? Parce que ça craint: on peut s'attendre à ce que le revenant s'échappe et là, je vous assure, ce sera le flop total. Nous nous prendrons un bide monumental. Ceux-là n'aiment pas du tout notre passé... Pas parce qu'ils sauraient grand-chose de nous, mais par principe... On peut dire ce qu'on voudra d'eux, mais ils en ont, des principes... Pourquoi diable ils ne sont pas encore arrivés?... Reprenez vos répétitions entre-temps, je vais me renseigner au Bureau d'Informations... (*Il quitte la scène.*)

LE CHEF: Soldat! À l'indienne, marche! (*LE JEUNE HOMME se penche et colle l'oreille au rail.*) On entend quelque chose?

LE JEUNE HOMME: Rien que le bourdonnement habituel. On l'entend tout le temps.

LE CHEF: Ça porte malheur, oublie-le. Autre chose?

LE JEUNE HOMME: Rien... Rien de rien... (*Il se lève. Arrive LE POLITICIEN, abattu, qui*

s'assoit sur un banc.)

LE POLITICIEN: Espèces de cons bouchés!...

LE CHEF: Que se passe-t-il?

LE POLITICIEN: Imagine-toi que ces fieffés connards ont lu le document de travers! C'était pas écrit „Signé: les Investisseurs“, mais „Les signes annonciateurs“... Quelle bourde!... À vrai dire, je n'y ai cru pas un seul moment... Mais c'était mieux pour le spectacle de ne pas le dire.

LA RELIGIEUSE: Les annonciateurs du printemps?

LE JEUNE HOMME: Arrivent les oiseaux migrants?

LE POLITICIEN: La ferme, soldat de mes deux!

LA RELIGIEUSE: Les annonciateurs du Seigneur, alors?

LE POLITICIEN: Seul le diable pourrait te le dire... Les signes annonciateurs tout court...
(*S'adressant au CHEF.*) Prends leurs costumes et mets-les de côté, on sait jamais...

LE CHEF: Déséquipez-vous!... Doucement, 'faut pas abîmer les effets, car j'ai signé pour les avoir.

(Tous se déshabillent de leurs costumes de gala et restent avec leurs habits de tous les jours.)

LA PUTE: Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait?

LE POLITICIEN: On reprend tout dès le début. On fera ce que l'on fait depuis toujours... On se remet à attendre. Qu'est-ce que tu voudrais?... Merde, vous voulez que je vous dise quoi faire?... Vous attendez de moi la solution de vos problèmes?... Mais ne suis-je pas pareil à vous, en tous points? Pourquoi vous pourriez alors attendre et moi pas?... Voyons voir si ça vous arrange. Allez, amenez le pèze, c'est vous qui vous en chargez désormais, faites la collecte!... Pourquoi vous me montrez vos poches vides?... Vendez quelque chose de la gare alors: la boutique, le troquet, les rails, le Bureau d'Informations, n'importe quoi... Tenez, vendez le fantôme... Vous croyez pouvoir?... Foutez-moi le camp d'ici, ingrats... Vous ne me méritez point!

LE VIEILLARD: C'est vrai, nous ne te méritons point.

LE POLITICIEN: Un peu de reconnaissance quand même... Allez plutôt déverrouiller la salle d'attente I-ère classe, le fantôme risque de s'y étouffer... (*LE CHEF déverrouille la salle d'attente I-ère classe. Tout le monde quitte la scène, laissant LE POLITICIEN seul sur le quai.*) Et dire que je le leur ai mille fois expliqué... Pov' gens, le sens d'un voyage n'est pas de mettre le pied dans des terres étrangères, mais de parcourir ton propre pays comme si c'était un pays étranger... Vraiment, ils ne me méritent pas... Bah, ce n'est

qu'une petite gare après tout, sans prétentions aucunes... *(Il entre dans la salle d'attente I-ère classe. Les haut-parleurs émettent des chuchotements, un embrouillamini de mots qui se perdent graduellement dans un silence épais. Dans la scène faiblement éclairée entrent tous les personnages, à l'exception du POLITICIEN et du CHEF. Chacun porte une valise qu'il ouvre et reste devant elle dans une position d'attente tendue. Les haut-parleurs diffusent des voix et des sons étouffés. De la salle d'attente I-ère classe apparaît la lueur du fantôme qui balaye les murs, les personnages: elle se pose tour à tour sur leurs visages immobiles, jusqu'au dernier, celui du VIEILLARD. De son visage, la lueur descend sur sa poitrine, sur ses mains, pour finir à l'intérieur de sa valise. D'un mouvement brusque, LE VIEILLARD ferme la valise. La lueur disparaît.)*

LE VIEILLARD: Si vous avez des souvenirs, des cauchemars, détachez de vous tout ce que lui appartient et jetez tout là... *(Il montre vers la valise ouverte de LA RELIGIEUSE. Chaque personnage y jette quelque chose.)* Maintenant, fermez cette valise. Faites venir les deux autres.

(LE JEUNE HOMME part à la recherche du POLITICIEN et du CHEF. On entend la voix du POLITICIEN.)

LE VIEILLARD: Il ne reste plus rien?... Sûr?... Bon, fermez bien.

LE POLITICIEN: Qu'est-ce qu'il y a, ça brûle quelque part? La gare est inondée? 'Y a quelque tremblement de terre ou quoi?

(Entrent en scène LE POLITICIEN et LE CHEF, suivi par LE JEUNE HOMME. Les deux premiers sont surpris de ce qu'ils voient.)

LE CHEF: Qu'est-ce que vous foutez là?... Qu'est-ce qui vous prend?

LE POLITICIEN: Je vous ai dit d'attendre sagement... Quoi, vous êtes devenus dingues?

(LE VIEILLARD, sa valise à la main, se dirige vers LE POLITICIEN.)

LE VIEILLARD: Ca t'appartient. Prends... *(S'adressant au CHEF.)* Et l'autre, là c'est la tienne. Prends-la toi aussi.

LE POLITICIEN *(s'adressant au CHEF)*: Ils déjantent complet!... Hé, les gars, qu'est-ce qu'il vous arrive?...

LE CHEF: Les annonceurs se sont peut-être emparé de leur raison pour de bon.

LE POLITICIEN: Mais quels annonceurs?! Ce ne sont que chimères, éblouissements... Allez, mes enfants, la fin du monde est encore loin, faites pas une tragédie de rien.

LE VIEILLARD: Prends ton fantôme et va-t'en! *(S'adressant au CHEF.)* Toi, prends ses restes... Allez-vous-en. Il y a suffisamment de directions à prendre.

LE POLITICIEN: Pourquoi ne partiriez vous pas, car la gare m'appartient!... *(Tous le*

regardent si fixement qu'il soulève la valise qui lui fut indiquée et se dirige vers les quais. S'adressant au CHEF.) Viens, mec, c'est toujours une gare qui doit se trouver à l'autre bout... (Les deux s'en vont le long du quai et disparaissent dans la brume de la nuit. On entend encore la voix du POLITICIEN.) Qu'en sera-t-il de vous sans nous?

LE VIEILLARD: Demain nous serons peut-être voleurs, peut-être voyageurs... Et maintenant, en route!

(À l'exception du VIEILLARD et de LA RELIGIEUSE, qui n'ont plus de valise, tous les autres personnages entrent dans leurs propres valises et les referment après eux. Restés seuls, les deux s'approchent l'un de l'autre. LA RELIGIEUSE regarde en direction des quais, LE VIEILLARD – vers la bâtisse de la gare. On entend dans les haut-parleurs le bruit d'un train qui glisse sur le rail et l'essoufflement de quelqu'un qui court à toutes jambes.)

LE VIEILLARD: Tu l'entend glisser?... Les rails sont bons...

LA RELIGIEUSE: Si j'étais un ange volant au-dessus, les rails me sembleraient tels les lignes de la main d'une gare... Peut-on deviner le destin d'une gare d'après les lignes de ses rails?

¹ Gosses s.d.f. qui ont rendu célèbre la Roumanie et dont le surnom provient d'une laque – l'aurolaque, précisément – qu'ils sniffent afin d'éprouver une certaine ébriété (note du traducteur).

² Agence d'accueil des personnalités étrangères (note du traducteur).

³ Chanson des nationalistes Roumains de Transylvanie (note du traducteur).